TREIZIÈME ANNÉE. — N° 294 1er AVRIL 1909 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

Flirt ou Médiumnité

On n'imagine point le nombre des familles chez lesquelles se passent de ces faits que l'on est convenu d'appeler « spirites », mais que, pour ne point préjuger leur origine, nous nous contentons de qualifier de « merveilleux ».

La plupart du temps ces faits restent inconnus. Par une sorte de respect humain, bien compréhensible après tout, ceux qui les constatent évitent d'en parler. Ils craignent d'être traités, suivant les cas et les personnes, de jobards ou de toqués.

Allez donc avouer que, parfois, les meubles se déplacent d'eux-mêmes dans votre salon ou que, dans la pénombre de votre cabinet de travail, vous avez aperçu des formes fantomatiques qui remuaient les rideaux de votre bibliothèque. Allez donc seulement avouer que vous avez entendu des grattements dans le bois de votre lit ou des coups frappés dans les portes de votre armoire... Cela n'est possible que si, délibérément, vous bravez le ridicule et vous mettez au dessus des préjugés de vos contemporains.

Ceux mêmes qui ont été les témoins de l'un de ces faits ont parfois une peur enfantine que cela se sache, que cela se revèle d'une manière mystérieuse aux yeux d'autrui, et, quand on parle en leur présence de phénomènes analogues, ils sont les premiers, comme pour donner le change, à en nier la possibilité, les traitant, avec des ricanements, de fumisteries ou d'hallucinations.

Dans son tréfonds, chacun n'en est pas moins très intrigué par ce qu'il a vu ou entendu, et cherche en cachette à se renseigner. De là, le succès inouï de tout ce qui se publie sur le merveilleux. Et on reconnaîtra qu'une telle curiosité ne s'expliquerait point, dans ce siècle où l'on affecte de ne croire à rien, si elle ne correspondait, dans le public, à un sentiment inavoué, mais très général.

***

Depuis quelques années, cette crainte de confesser qu'on a été le témoin ou l'occasion d'un phéphénomène un peu anormal, ou même d'apparence extra-naturelle, s'atténue graduellement. On commence à comprendre — mais avec quelle lenteur cependant — qu'il y aurait peut-être un intérêt pour la société à entreprendre une grande enquête sur ces faits, j'entends ceux qui se produisent en dehors des médiums professionnels, toujours plus ou moins suspects. Ce qui le prouve, ce sont les confidences que nous recevons de loin en loin. Nous avons même ouvert une rubrique spéciale pour les enregistrer : « La Boîte aux faits ». Il est rare, il est vrai, que les auteurs de ces communications nous autorisent à publier leurs noms ; mais étant donnée l'opinion commune, c'est déjà bien quelque chose qu'ils ne nous les cachent pas à nous-mêmes !

Parmi ces récits à demi confidentiels, une lettre de Mme la comtesse de la H..., qui nous parvenait il y a quelques semaines, nous parut particulièrement intéressante. Mme de la H... nous décrivait une série de phénomènes étranges et déconcertants dont son appartement était, depuis quelque temps, le théâtre, et nous demandait de lui en expliquer la nature et l'origine.

— Je ne suis pas spirite, nous disait-elle, mais je voudrais bien savoir comment, en dehors de

l'hypothèse spirite, on peut rendre compte de phénomènes aussi extraordinaires.

Comme Mme de la H... nous invitait à venir constater par nous-mêmes chez elle, avenue des Ternes, les faits dont elle nous parlait, nous n'eûmes garde de refuser l'invitation.

La première fois, outre Mme de la H... et sa fille Marthe, élève du Conservatoire, il y avait là la marquise de M. . et un ami de la famille, un jeune homme, M. C ..

J'étais arrivé vers neuf heures. Les « esprits » ne se manifestant guère qu'à partir de dix heures, nous causons. Nous sommes dans le salon même où les phénomènes se produiront. La maîtresse de maison m'explique ce qui se passera.

— Ma fille, M. C... et moi, nous nous placerons côte à côte sur ce canapé, en nous tenant les mains. Alors, on fera l'obscurité et vous ne tarderez pas à entendre les meubles remuer, notamment ce lourd guéridon. Des objets voltigeront dans l'air. On pincera les cordes du piano. On pincera aussi celles du violon. Enfin, vous verrez des formes indécises se profiler dans l'ombre, vous frôler, vous frapper même, et vous entendrez une voix, qui semblera sortir de ce coin de la pièce, près de la fenêtre de droite...

Mme de la H... m'annonça bien d'autres merveilles. Vraiment, il y en avait trop !

Qu'elle me pardonne les mauvais soupçons qui me traversaient l'esprit ! Est-on maître de ses pensées ?

Je me disais :

—Il doit y avoir, là-dessous, une innocente mystification, mais une mystification tout de même. Qui sait ? Mlle Marthe éprouve peut-être quelque sympathie pour M. C... et M. C..., de son côté, quelque inclination pour Mlle Marthe. Et, dans ce cas, les phénomènes étranges qui se produisent. presque chaque soir, à la même heure, ne seraient qu'une invention des deux jeunes gens, cherchant, dans une obscurité propice, à dissimuler aux yeux maternels leur tendre manège d'amoureux !

A ma place, qui n'eût eu des pensées pareilles?

Cependant dix heures approchaient. Mme de H..., M. C... et Mlle Marthe s'assirent sur le canapé, faisant la chaîne. Mlle Marthe avait pris place du côté du piano, Mme la marquise de M... et moi, nous nous installâmes sur des fauteuils, où bon nous sembla. Je me postai de manière à avoir en face de moi les deux fenêtres. J'avais observé que, lorsque les lampes seraient éteintes, ces deux fenêtres, grâce à la transparence des rideaux, formeraient des sortes d'écrans lumineux sur lesquels le moindre geste suspect se profilerait en ombre chinoise.

***

Nous voici dans les ténèbres. Quelques minutes à peine d'attente, et un bruit caractéristique se fait entendre. On dirait qu'une main brutale secoue le canapé.

J'en demande encore pardon à mes hôtes, mais en entendant ce « secouement », je ne doutais pas qu'il fût produit par l'une des trois personnes assises sur le meuble secoué.

Quelques instants plus tard, nouveau phénomène. Le lourd guéridon est violemment poussé. Mme la marquise de M... déclare qu'elle le touche. Il a donc avancé d'un mètre environ.

Mais, mentalement, je calcule que M. C. ., devant qui la pesante table se trouvait, a pu, d'un vigoureux coup de pied, la déplacer. Elle s'est, en tout cas, déplacée dans la direction où l'eût déplacée un coup de pied du jeune homme.

Je demande alors à l'*esprit* qui se manifeste, si esprit il y a, de vouloir bien faire entendre des *raps* dans le bois du guéridon. Presque aussitôt, j'entends ces *raps*.

Intéressé, je demande à l'*esprit* de battre un air de tambour que je bats moi-même, pour lui en donner le rythme, sur le bois du meuble avec mes ongles. Avec quelque hésitation, le même air est battu, mais sous la table... Puis, presque aussitôt, comme une main formidable s'abat à plusieurs reprises sur le meuble qui tressaute...

J'avoue que je m'explique moins bien ces phénomènes que les précédents.

A la rigueur, on pourrait supposer que Mlle Marthe a quitté sa place, a rampé sur le tapis et que c'est elle qui a tambouriné sous la table.

J'en fais la remarque en riant, mais Mlle Marthe proteste et je constate à sa voix qu'elle est bien à sa place, sur le canapé.

Pourtant, j'ai des doutes...

A ce moment, Mme de la H... propose de demander à « l'esprit organisateur de la séance » des phénomènes d'ordre plus intellectuel.

On ne tarde pas à entendre une voix qui, comme l'avait annoncé la maîtresse de la maison, semble venir de l'encoignure de la fenêtre dont Mlle Marthe n'est séparée que par le piano.

La voix est douce, faible. C'est, paraît-il, la voix de *sainte Radegonde*. Je pose des questions. Elle y répond aimablement. Je lui demande si c'est bien son corps qui est conservé à Poitiers. *Sainte Radegonde* (?) ne semble pas s'en douter. La voix ne se déplace point On dirait que la « Sainte » ne peut parler qu'à proximité de Mlle Marthe...

Le dirai-je? Ce phénomène, qui est celui qui intéresse le plus Mme de la H..., ne m'intéresse guère. Il est trop beau pour moi.

Avant d'étudier ces « manifestations » intellectuelles, je voudrais me faire une idée nette sur les phénomènes physiques et mécaniques.

Je remercie « sainte Radegonde » de sa grande obligeance et je demande à « l'esprit qui dirige la séance » de nous ramener à des expériences plus terre à terre.

A peine ai-je formulé cette requête qu'un éventail de plumes, placé sur le guéridon, m'arrive sur les genoux, suivi bientôt d'un oreiller, qui reposait sur un fauteuil, de l'autre côté du salon...

Puis on entend un bruit étrange, le bruit que ferait un lourdaud qui tomberait à genoux. Au même moment, une main touche mes bottines comme pour les déboutonner, mais ne les déboutonne point.

— C'est le cordonnier! dit Mme de la H... On lui a donné ce nom parce qu'il a la manie de frotter les souliers. Il ne se manifeste d'ailleurs que de cette façon-là.

Le dirai-je encore? Je m'imaginai que le « cordonnier » pouvait bien être M. C...

J'osai exprimer tout haut ce soupçon. Je fus joyeusement conspué par Mme de la H..., sa fille et M. C... lui-même.

— Allumez! Vous verrez bien!

J'allumai. Et je constatai que M. C..., Mlle Marthe et Mme de la H..., côte à côte sur le canapé, continuaient tous trois, les bras entrelacés, de faire la chaîne...

Tels furent les résultats de mes observations pendant cette première soirée que je passais chez Mme de la H...

Je ne savais trop que penser. Mais, tout de même, des diverses hypothèses qu'en regagnant mon logis, j'imaginais, pour expliquer les phénomènes, la moins invraisemblable me paraissait être celle que j'avais faite, dès le début : l'hypothèse d'un ingénieux stratagème habilement combiné par deux jeunes gens inventifs pour dissimuler un *flirt*.

Je me trompai. Je confesse mon erreur en toute humilité et, comme péché avoué est à demi-pardonné, j'espère que Mme de la H..., sa charmante jeune fille et M. C... ne me garderont pas rancune de mes indiscrètes suppositions...

GASTON MERY.

(*A suivre.*)

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Le Chapelet de corail.*

Un fort curieux roman « psychique » intitulé *Le Chapelet de corail* et signé « Dr A. Wylm », vient de paraître chez Juven. Nous le raconterons *grosso modo*, car la notation de toutes les circonstances que l'auteur (médecin probablement et sans nul doute psychiste expérimenté) introduit dans son récit pour créer la vraisemblance scientifique, en allongerait démesurément l'analyse.

Dans le sommeil, quand nous rêvons que nous parcourons les espaces, que nous visitons des lieux éloignés (ou prochains), que nous volons dans l'air — et l'on se rappelle sans doute la curieuse enquête ici même poursuivie sur cette sensation si fréquente, — est-ce un simple phénomène cérébral, une cinématographie que la mémoire dérênée déroule au mur de nos nuits? Ou, en réalité, l'âme se dégage-t-elle du corps endormi, comme elle se dégage du corps mort, et voyage-t-elle, en robe de vapeur, à travers le monde?

Cette dernière hypothèse, si séduisante, est admise par les spiritualistes, depuis les néoplatoniciens, et sans parler des théosophes et des spirites. L'Eglise, ce qui est plus sérieux, ne la repousse pas. Au contraire, elle nous présente, dans la vie de ses saints, un nombre très considérable de cas de bilocation (saint Front de Périgueux, sainte Geneviève, saint Théodose le Cénobiarque, saint Antoine de Padoue, sainte Catherine Ricci, de Florence; saint Jean-Joseph de la Croix, saint Benoît du Mont-Cassin, saint François de Girolamo, saint Jean Népomucène, sainte

Marie-Madeleine de Pazzi, saint Philippe de Néri, saint Véroul de Marcenay, saint Alphonse de Liguori, le B. Henri Suzo, le B. Gentil de Matelica, le V. Antoine Bermeja... etc. etc.). Sans préjudice des deux cas que cite l'abbé Jauga, dans le livre du Dr Wylm : à sainte Lydwinne, qui pélerinait en rêve et portait à son réveil la trace des cailloux et des ronces du chemin ; la vénérable Marie d'Agreda, qui catéchisait en songe les Indiens de l'Amérique du Sud.

Et si donc notre âme peut se dégager ainsi, nul doute qu'elle ne rencontre d'autres voyageurs de mystère, voire même des frères et des sœurs terrestres, libérés comme elle par le sommeil. De ces rencontres, on ne garde qu'un souvenir fort confus, quelquefois une impression de pénétrante douceur ou de glaçante angoisse. Mais est-il absurde de croire que des natures particulièrement sensibles, guidées par les conseils d'un métapsychiste, pourraient obtenir mieux : une conscience plus précise, un souvenir plus net de ces rencontres? Quelle voie ouverte au roman français, qui, justement, ne sait plus de quel côté se tourner, depuis qu'on commence à être un peu fatigué des imitations de Conan-Doyle !

Le héros du Dr Wylm est un vertueux jeune chimiste qui, en se promenant au cap Ferret, près d'Arcachon, trouve sur le sable un chapelet de corail rouge. Bien que libre penseur, M. Leyre met le pieux objet dans sa poche. La nuit suivante, il fait ce rêve singulier :

Il marche dans un grand bois, suivant une allée forestière. C'est bien la nuit, mais le ciel clair lui permet de se diriger sans trop de peine. Il arrive devant une maison bâtie au milieu d'un petit parc clos de murs, s'appuie à la grille et porte les yeux vers une certaine fenêtre, dont il ne peut plus les détacher, comme fasciné.

— Pourquoi ne *voulez-vous* pas traverser cette grille ? lui suggère le Dr Heurtault, médecin fort versé dans l'étude des phénomènes psychologiques, auquel M. Leyre, inquiet de la répétition fréquente de ce rêve, s'est adressé.

Il le veut bien, la nuit suivante, et aussitôt se trouve de l'autre côté de la clôture, sans même s'être aperçu de la manière dont il la franchissait. Il gravit l'escalier de la terrasse qui s'étend devant la façade, s'y promène, mais ne peut dépasser la fenêtre en question. (Cependant il compte ses pas, et les vases de faïence posés sur la balustrade, et les fenêtres de la façade ; il essaie de feuilleter un livre, oublié sur un fauteuil de rotin, mais sa main n'éprouve aucune résistance appréciable en le touchant, et il lui semble que ses doigts passent au travers. Néanmoins, notre désincorporé a la sensation de marcher sur un dallage résistant ; il n'observe cette immatérialité que pour les objets qu'il touche, dont il perçoit pourtant le contour.)

Bref, sous la même suggestion, le songeur éveillé pénètre dans la maison et dans la chambre dont la fenêtre l'attirait si fort. Il y voit une charmante jeune fille endormie, pour laquelle son cœur s'émeut d'admiration et de tendresse. Il prend un plaisir extrême à la regarder dormir, tremble qu'elle ne se découvre et prenne froid, veille sur elle avec une sollicitude de mère. Ce chimiste est un brave garçon au cœur très pur. Du reste, la jolie petite main sur laquelle il s'enhardit à poser la sienne ne lui procure qu'un contact à peine perceptible, celui d'une mousseline ténue tissée de fils d'araignée.

Mais ce contact, si léger soit-il, provoque un singulier phénomène. Il semble au chimiste qu'un courant électrique s'établisse entre la jeune fille et lui. En même temps, il se sent pénétré de sympathie et de tendresse pour l'enfant dont il tient la main, et à laquelle il croit vraiment transmettre sa propre énergie, qui lui paraît devenir une partie de lui-même.

Une sensation glacée le tire de cette béatitude. La petite main se refroidit dans les siennes ; elle semble amincie, exsangue, diaphane ; le visage de la jeune fille est devenu pâle comme un marbre, s'est comme amenuisé, les yeux cernés, les joues creuses. A sa gauche flotte un léger brouillard phosphorescent, de coloration verdâtre, sans forme précise, tache aux contours mobiles, qui bientôt se condense, s'allonge, s'élargit (pendant que la dormeuse prend un aspect de plus en plus cadavérique), et devient une figure semblable à celle qui gît comme morte, peut-être un peu plus grande, avec des traits plus beaux, empreints de plus de sérénité. Cette forme nouvelle ouvre lentement les yeux, fixe le visiteur inconnu avec une expression d'effroi, puis se précipite vers la jeune fille, dans le corps de laquelle elle paraît rentrer, et qui s'éveille en jetant un cri. Le chimiste se réveille lui-même : il est couché dans son lit, le cœur battant, les oreilles sifflantes, la respiration précipitée...

Mais, à une prochaine visite, Leyre n'a pas de peine à persuader d'avance son amie de n'avoir pas peur quand elle le reverra. Aussi, le fantôme, sitôt formé, lui dit-il, non plus de la voix hautaine qu'avaient les personnages des précédents rêves, mais d'une voix claire et vibrante :

— Monsieur, que faites-vous ici ?

A quoi il répond, simplement :

— Mademoiselle, ne vous effrayez pas... J'ai à vous

raconter une histoire bien invraisemblable. En ce moment, je sais que je dors chez moi, à Bordeaux, boulevard de Caudéran... Et cependant je suis ici en même temps. Je n'y comprends rien. Vous êtes d'ailleurs dans un état analogue au mien.

Il l'aide à se rendre compte de cet état, autant que la chose est possible. Lui-même n'est pas bien fixé encore.

— Nous rêvons donc tous les deux, et nous faisons le même rêve! lui demande-t-elle.

— Je n'en sais rien! Il est possible que je sois seul à rêver, et que votre image, votre voix, toutes les circonstances extraordinaires de mon songe ne soient qu'un effet de mon imagination.

— Vous croyez donc que je ne suis qu'une illusion? dit-elle en riant.

Et comme elle est enfant et gaie, même dans des circonstances si particulières, elle lui pinça assez fortement le bras, ignorant que ce n'est point une preuve pour un philosophe.

***

Elle est enfant et très pure, et très pieuse. C'est bien elle qui a perdu le chapelet de corail, mystérieux talisman de leurs amours de songe, aimant qui a conduit vers elle l'âme du jeune homme. Et comme Leyre lui a fait des confidences qui le montrent sous le jour le plus favorable pour un jeune cœur généreux (il est pauvre, il travaille pour sa mère ruinée.. , etc.) dès qu'elle est bien assurée de la réalité et de l'identité de M. Leyre, — ce qui n'est pas très difficile puisqu'ils se sont dit leurs noms et leur adresse, — l'aimable Lucie Franchard se persuade qu'il y a dans leur cas si étrange l'indication d'une volonté divine, qu'ils sont destinés l'un à l'autre. Malheureusement, elle est fiancée déjà à un certain comte Delille, et son père, le baron Franchard, ancien magistrat, personnage autoritaire et pompeux, n'entend pas retirer sa parole, surtout pour donner sa fille à un petit chimiste sans lustre. D'autre part, un certain Jésuite, le P. Fürster, qui semble échappé d'Eugène Sue ou tout au moins du théâtre d'Augier, paraît persuadé que le mariage de Lucie Franchard avec M. Delille est nécessaire au relèvement de la France; et donc, il n'en démord pas.

Malgré son désir, malgré ses angoisses, et bien qu'elle en tombe malade de chagrin, la pauvre petite Lucie est donc conduite à l'autel par ce M. Delille. Mais il n'en sera pas le bon marchand. L'ombre du chimiste s'attache indiscrètement à eux pendant le voyage de noces à Grenade, si bien que la jeune femme, consciente de ce témoin invisible, pousse les hauts cris dès que son mari fait mine de seulement lui baiser le bout des doigts. Le M. Leyre astral emmène même l'esprit de Lucie en promenade amoureuse à l'Alhambra, où ils rencontrent les ombres des Abencérages et de leurs sultanes. Et comment une vieille sorcière gitane découvre à M. Delille ce roman suprâ-terrestre, comment elle précipite les choses en navrant le chimiste (à l'état second) d'un coup de poignard; comment tout s'arrange à la fin le mieux du monde, M. Delille acceptant galamment la rupture d'un mariage non consommé, et le farouche jésuite lui-même, en qui M. Wylm a mis toutes ses déplaisances, convaincu, mâté, cessant d'élever des obstacles entre les deux jeunes gens, — c'est ce qu'il serait trop long de raconter et que vous aurez plaisir à lire dans ce curieux roman.

Mais j'ai regretté que le Dr Wylm, qui paraît un esprit fort distingué, ait eu la modestie d'accepter pour certains passages (considérations sur les congrégations, les moines, etc.., et pour le personnage du Père Fürster), la collaboration d'un simple apothicaire, le si connu M. Homais... GEORGE MALET.

LA QUESTION MILLER

Une lettre de M. Léon Denis

LES TÉMOIGNAGES DE MM. PAUL LEYMARIE, C. DE WATTEVILLE, C. DE AMELUNGEN ET DE Mme MARIE BERTELS, NÉE NOEGGERATH.

Je pensais bien que ceux des spirites qui ont désavoué Miller — brûlant ainsi ce qu'ils avaient si pieusement adoré — ne laisseraient point passer mes articles sans protestation. Le plus éminent d'entre eux, M. Léon Denis, que j'avais le plus particulièrement visé, a pris la parole en leur nom. Voici la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser :

Tours, 15 mars 1909.

Monsieur et honoré confrère,

Du long article que vous consacrez à la question Miller dans le dernier numéro de l'*Echo* et dans lequel vous voulez bien vous occuper de moi et de mes opinions sur ce médium, je ne veux relever que deux points essentiels.

Ce n'est pas ce que vous appelez « l'honnête larcin de M. L. Dauvil » qui a précisé mon opinion sur les fraudes de Miller. Les morceaux d'étoffe détachés du vêtement de Benton, n'avaient pas de signification par eux-mêmes. Ils en prirent une très nette, au contraire, du moins à mes yeux, lorsqu'on put les rapprocher des autres fragments trouvés en septembre, après les séances, dans les cabinets de matérialisation. Puisque mes articles vous intéressent, veuillez voir ce que j'écrivais dans la *Revue spirite* du 1er février :

« *Le 9 septembre, je reçus de M. D..., spirite sincère et* « *convaincu, une lettre attristée au sujet d'une séance qui*

« *avait eu lieu chez lui. Il avait trouvé, le lendemain matin,* « *en défaisant le cabinet de matérialisation, un lambeau de tulle de soie, d'une grande finesse, qui semblait arraché* « *ou détaché d'un morceau plus grand. Ce lambeau me fut* « *envoyé et je pus le comparer à celui que je possédais* « *déjà...* »

Puis, plus loin : « *M. D... a retrouvé d'autres fragments* « *de tulle semblable rue du Faubourg-Saint-Martin...* »

Or, des lambeaux arrachés et détachés de morceaux plus grands indiquaient évidemment un travail de préparation, de combinaison qui n'a rien d'analogue aux procédés employés par les esprits dans les matérialisations d'étoffes et les formations de fantômes, tels qu'ils sont décrits par de nombreux expérimentateurs. Ils révèlent aux yeux non prévenus une action purement humaine.

« Ces lambeaux — disais-je encore — se trouvèrent identiques aux fragments recueillis par L. Dauvil. » Ce fut ce rapprochement qui m'éclaira sur les procédés de Miller. *Mais ce rapprochement, cette comparaison, n'eurent lieu qu'en septembre ; ils ne pouvaient donc influer en rien sur mon article favorable à Miller, écrit à la fin de juin*, après la séance de contrôle, et publiée seulement le 1er août, par la *Revue spirite*, qui est mensuelle.

Sachant que Miller est médium et que, parfois, dans ses séances ordinaires, des faits réels se mêlent aux phénomènes simulés, j'ai conservé quelque hésitation jusqu'au jour où, à Bordeaux, en novembre, je recueillis, d'une bouche amie, l'opinion d'un magistrat, éminent psychiste, qui avait affirmé avoir vu Miller à Paris, dans cette même soirée du 9 septembre dont j'ai parlé, simuler une apparition à l'aide de son tulle flottant. Ma conviction, au sujet des supercheries, ne s'est donc pas faite tout d'un coup, mais graduellement, par l'accumulation des observations et des témoignages.

Vous supposez, Monsieur, qu'à la séance dite « du chanoine » — du 9 juillet, je crois — ce fut le dialogue échangé entre cet ecclésiastique et le pseudo-fantôme qui modifia l'opinion générale des spirites sur Miller. C'est là une erreur que je tiens à rectifier. L'importance de cette séance est tout entière dans la constatation des fraudes par Mme Hart et Mlle Noeggerath. Toutes deux virent distinctement le médium revêtir le tulle et jouer le rôle du docteur Benton.

La dissertation n'eut pas le caractère d'enseignement catholique que vous lui prêtez. « Benton » parla longuement de l'Immaculée Conception, mais toujours comme si ce dogme s'appliquait à la naissance du Christ, alors qu'en réalité, tout le monde le sait, il s'applique à la naissance de Marie. Entre autres choses peu orthodoxes, Benton affirma ceci : Jésus n'est pas Dieu. Il y a eu plusieurs Christs : Bouddha, Confucius, etc. Vous le voyez, Monsieur, cet entretien n'avait pas le sens que vous lui attribuez. Il ne pouvait être pour les spirites une cause de revirement d'opinion. Nous eûmes, pour nous déterminer, d'autres motifs plus graves.

Quant aux objets que Miller utilise dans ses simulations, on les voit suffisamment dans les séances pour les reconnaître, à la longue, et en préciser la nature. Plusieurs témoins honorables l'attestent. Voyez, à ce sujet, par exemple, les relations de M. R. D. (Pablo) et de Mlle Nœggerath, qui paraîtront dans la *Revue spirite*, du 1er avril. (1)

(1) On trouvera plus loin la relation de Mlle Noeggerath (Mme Bertels).

En tout ceci, ce qui conviendrait, je crois, beaucoup plus que les commentaires et les raisonnements, pour fixer l'opinion de vos lecteurs, ce sont les témoignages, surtout ceux émanant de personnes placées, dans les séances, en des conditions favorables pour bien voir, bien observer et douées d'organes assez jeunes, assez puissants pour les servir efficacement. C'est pourquoi, Monsieur, je pense que vous jugerez comme moi que ce débat gagnerait en clarté si nous ajoutions à nos appréciations communes des documents de ce genre. Je vous prie donc de publier, en même temps que ma lettre, ceux que je vous adresse et dont les auteurs autorisent l'insertion.

Le spiritisme a tout intérêt à signaler et à réprouver les fraudes des médiums, afin d'en éviter le retour. Les preuves de l'existence et de la manifestation du monde invisible sont assez riches, assez nombreuses pour que nous n'ayons pas à recourir à des procédés de cet ordre, pour étayer notre doctrine. La vérité plane bien haut au-dessus des discussions humaines. Le meilleur moyen de la sauvegarder, c'est d'écarter d'elle tout ce qui pourrait l'amoindrir ou l'altérer.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

LÉON DENIS.

Il ressort de cette lettre :

Sur le premier point, que j'avais bien raison de dire que « l'honnête larcin de M. L. Dauvil » sur lequel, dans son article du mois de décembre, M. Léon Denis fondait ses preuves de la supercherie de Miller, n'avait pas tout d'abord ébranlé sa foi. M. Léon Denis avoue en effet que c'est, non le morceau d'étoffe coupé dans le vêtement de Benton, en lui-même, mais seulement le rapprochement de ce morceau d'étoffe avec les lambeaux de tulle trouvés dans le cabinet à une séance ultérieure, qui éveilla ses soupçons.

Sur le second point, la lettre de M. Léon Denis confirme également ce que j'avais affirmé : à savoir que c'est bien à partir de la séance, dite du chanoine, que se produisit chez certains spirites, à l'égard du médium californien, ce « retournement » d'opinion, dont j'ai tenté de découvrir l'explication psychologique.

Seulement, M. Léon Denis n'attribue pas ce revirement aux mêmes causes que moi.

« L'importance de cette séance, écrit-il, est tout entière dans la constatation des fraudes par Mme Hart et Mlle Noeggerath ». Je n'y contredis point ; mais ce qu'il m'est bien permis de supposer, c'est que, si la « forme » Benton n'avait point éveillé les doutes des assistants spirites, par ses déclarations contraires à leurs doctrines, ceux-ci n'eussent point eu des yeux aussi attentifs à surprendre la fraude possible.

En tous cas, un fait reste, et c'est le seul au fond qui importe à ma thèse : la coïncidence de la découverte de la supercherie avec les déclarations non-spirites de Benton.

Je dis : *non-spirites*, je ne dis plus : *catholiques*. M. Léon Denis, qui assistait sans doute à la séance dite du chanoine, résume, en effet, ces fameuses décla-

rations, et il n'a pas de peine à démontrer, en effet, qu'elles étaient peu catholiques

Appliquer le dogme de l'Immaculée Conception, non à la naissance de la Vierge, mais à la naissance du Christ, cela prouve, en effet, qu'on a peu de notions exactes sur les enseignements de l'Eglise.

Mais — ce détail rectifié — ce que j'avais dit n'en subsiste pas moins. Il est, en effet, évident que si les propos de Benton n'étaient point catholiques, ils étaient encore moins spirites.

Je ne sache point en effet — pour nous en tenir à un seul de ces propos — que les spirites, avec leurs doctrines, puissent admettre le dogme de l'Immaculée Conception, même appliqué à la naissance de Jésus!

Les déclarations de Benton étaient donc bien faites, sinon parce que catholiques, du moins parce que non spirites, pour choquer les convictions des disciples d'Allan Kardec et, partant, pour créer chez eux cet état d'esprit soudain qui les mit si tardivement en garde contre Miller.

M. Léon Denis et ses amis se consolent d'ailleurs de leur déconvenue. Une religion, pensent-ils, n'est pas atteinte par l'indignité d'un de ses prêtres. Les mystifications de Miller ne prouvent rien contre le spiritisme.

En cela, M. Léon Denis et ses amis ont raison; ils auraient seulement tort de croire que pareille mésaventure, souvent renouvelée, servirait leur cause.

En tout cas, cette histoire prouve qu'on agit avec prudence quand on ne tire point de conclusions théoriques des expériences auxquelles on assiste, avant d'être cent fois certains de la réalité des phénomènes. Les spirites, dès les premières séances que Miller a données en France, l'ont revendiqué comme un des leurs. Ils ont présenté ses « matérialisations » comme des preuves irréfutables de la vérité de leurs doctrines, comme la démonstration péremptoire et définitive de la survie...

Combien nous nous félicitons aujourd'hui d'avoir suivi une autre méthode et de n'avoir point cherché si prématurément dans les expériences du médium américain la confirmation d'une thèse préconçue!

On ne peut nous reprocher, en effet, de nous être servi, même indirectement, des éléments que nous fournissaient les séances de Miller, pour consolider d'un argument nouveau notre conception des *Amoraux*, puisque dès le mois de novembre 1906, nous écrivions que — même en nous plaçant dans l'hypothèse de la sincérité du médium et de la réalité des phénomènes — l'explication catholique par des manifestations démoniaques nous paraissait aussi peu adaptée aux faits que l'explication spirite par la survie.

***

Voici maintenant les divers documents que M. Léon Denis avait joints à sa lettre. Le premier est une lettre de M. Paul Leymarie.

DÉCLARATION DE M. PAUL LEYMARIE
Directeur de la *Revue Spirite*

Paris, 10 février 1909.

Voici ce que j'ai vu aux différentes séances données par Miller et notamment à l'avant-dernière, le 23 septembre, je crois. Cette séance était payante.

J'avais assisté à deux séances précédentes, mais dans de mauvaises conditions. Etant placé au septième ou huitième rang, je n'avais pu rien voir de précis; à cette distance, il est impossible de se rendre compte de ce qui se passe; j'avais donc déclaré que je ne voulais plus assister à aucune autre séance dans de telles conditions; aussi, le 23, tout le premier rang étant occupé, on me laissa asseoir sur les marches mêmes de l'estrade, donc à 0 m. 60 plus près du cabinet que le premier rang des spectateurs. Pendant la première partie, Miller était placé à gauche du rideau; la lumière (une lampe à gaz placée derrière un écran), était réglée par M. Aylmer. A un moment donné, avant que les apparitions ne parussent, il se produisit dans la lampe une saute de gaz qui éclaira la salle pendant trois à quatre secondes, assez longtemps pour que je visse le bras droit du médium complètement engagé dans le cabinet par une des fentes latérales (le rideau ayant trois ouvertures); le médium eut un brusque mouvement de retrait, mais la lumière restant uniforme, la séance continua.

Aux trois séances auxquelles j'ai assisté, pendant la première partie, les apparitions furent toujours beaucoup moins formées et visibles que pendant la deuxième partie; le tulle dont se sert Miller étant simplement tenu à la main, tandis que dans la seconde partie, il place le tulle sur lui.

De même pendant la première partie de la séance, lorsque se présente une forme venant pour quelqu'un qui, généralement, a été présenté à Miller et dont il retient le nom, cette forme dira le nom de famille; si la personne demande une preuve d'identité, le petit nom, par exemple, l'apparition reste muette; j'ai vu le même cas se répéter à trois séances.

Pendant la deuxième partie, lorsque Miller est dans le cabinet, inutile de répéter les phases de ses apparitions qui sont toujours dans le même ordre. J'arrive au moment où la boule lumineuse est apparue, elle n'a pas du tout l'aspect que M. G. D... m'a signalé depuis, c'est-à-dire ressemblant à de la fumée de cigarette, variant de forme, formant des volutes, mais celui d'une boule de tissu tenue à la main qui émerge par la fente du milieu, en haut, ne *changeant pas de forme* tant que Miller le fait aller de droite à gauche, monter, descendre, pour enfin arriver au plancher. Notez que j'étais tellement près que, depuis le moment où la boule arriva à 0 m. 60 du sol environ, j'avais cette boule à 0 m. 30 de ma figure. *A ce moment, il lâcha une partie du tissu qui se posa à terre*, le médium accroupi se relevait petit à petit, *plaçant la partie qu'il avait maintenue dans la main* sur sa tête; j'ai vu le mouvement des bras écartant le tulle, afin qu'il couvrît le corps au fur et à mesure qu'il se relevait: *ceci je l'ai vu de la façon la plus distincte*. Lorsque l'apparition disparaît, c'est que Miller rentre dans le cabinet par une des fentes du rideau,

ou bien il se dégage en se baissant petit à petit, se débarrassant du tulle qu'il maintient d'une main et en rentrant par une des fentes. A ce moment, j'ai encore vu le mouvement *du médium rentrant dans le cabinet et retirant sous le rideau, rapidement*, le tulle amassé en boule sur le plancher.

Toujours à cette séance, lorsqu'il simulait le docteur Benton, je l'ai *vu, les bras nus, sans veston*, de plus je *voyais très bien* le noir de son pantalon tranchant sur le ton blanc de sa chemise, car ou il ne portait pas de gilet ou il l'avait enlevé aussi. Je suivais ses mouvements un à un ; entendant le craquement très léger de ses chaussures sur l'estrade, je ne pense pas que l'esprit ait emprunté les chaussures et le pantalon de Miller.

J'ai d'autant mieux observé le médium, que Benton a causé pendant un quart d'heure avec le Dr Dussart et c'est à ce moment que j'ai eu une folle envie de le démasquer ; mais j'ai mieux aimé prévenir les personnes intéressées, craignant que l'on dise une deuxième fois, comme pour Miss Williams, que c'était moi qui avait apporté le tissu.

Si l'on fait observer qu'il n'aurait pas le temps de sortir aussi rapidement du cabinet et de se rhabiller, on peut répondre à cela que ce n'est pas par l'exhibition de Benton qu'il termine la séance, mais par Betzy, et qu'entre ces deux apparitions il a le temps de remettre gilet et veston.

D'autres personnes, placées au premier rang, ont vu comme moi et voulaient saisir Miller, mais elles ont hésité devant le scandale.

Je serais très heureux de savoir que Miller ne mérite aucun reproche et si j'avais eu le moindre doute sur ce que j'ai vu, je n'aurais rien dit.

J'ai remarqué aussi que lorsqu'il prépare l'apparition des sœurs Fox, il met beaucoup plus de temps à le faire que pour les autres, exigeant que l'on cause et que l'on chante pour couvrir tout bruit qui pourrait se produire dans le cabinet.

Au moment où le rideau s'ouvre, ce qu'il doit faire avec le bras droit, il maintient deux des apparitions avec le bras gauche, lui faisant la troisième, il salue lui-même et l'on s'aperçoit très bien que sa manière de saluer ne ressemble pas à celle des deux autres formes simulées par des tissus qui pendent dans le vide ; tandis que la troisième sœur est Miller lui-même, c'est cette apparence de vie pour la troisième sœur et l'apparence de simples tissus pour les deux autres qui me laisse un soupçon pour ces apparitions. Jamais les trois sœurs ne se forment en dehors du rideau ; mais ces formes sont préparées à l'intérieur ; le rideau est alors ouvert brusquement pendant quelques secondes, puis refermé et ouvert à nouveau. Pour ceci je ne puis être aussi affirmatif que pour les faits précédents (en ce qui concerne la manière d'opérer), les apparitions étant de courte durée, je n'ai pu me rendre un compte bien exact de ce qui se passait. LEYMARIE.

Ce témoignage, qui est du 10 février dernier, au lieu d'infirmer les conclusions de l'article qui a motivé la protestation de M. Léon Denis, les corrobore avec surabondance. Ma thèse n'était pas, en effet, de prouver que les expériences de Miller n'étaient pas truquées, chose qui, en soi, m'était indifférente, puisque je ne cherchais point dans ces expériences la confirmation d'une théorie quelconque ; ma thèse était de démontrer que les yeux des spirites, si étrangement fermés jusqu'alors, ne s'étaient ouverts sur les supercheries du médium qu'après la séance, dite de chanoine. M. Leymarie me donne raison sur ce point, d'une facon aussi complète qu'inattendue.

N. B. — Un détail, M. Leymarie nous apprend que Miller a donné des séances payantes. C'est la première nouvelle.

DÉCLARATION DE M. C DE WATTEVILLE

Voici maintenant une lettre de M. C. de Watteville :

Paris, 21 février 1909.

Cher Monsieur,

Je tiens à vous dire, moi aussi, combien j'ai admiré votre attitude si courageuse et si franche ; j'ai éprouvé un vrai plaisir à entendre lire, et à lire ensuite, votre lettre si digne. Il va sans dire que je serai très heureux de joindre mon témoignage au vôtre, et que, si vous le jugez utile, vous pouvez mettre mon opinion sous les yeux de vos contradicteurs.

Dès la première séance à laquelle j'ai assisté, je n'ai caché à aucune des personnes présentes mon *impression* défavorable et, à la séance suivante, mes soupçons se sont transformés en *certitude*. En effet, j'ai assisté à un dialogue navrant entre le docteur X., Miller et un simple chiffon que je *voyais* bien, n'étant séparé du cabinet que par une dame amie qui m'a facilité toutes mes observations. De plus, grâce à ce que cet impudent charlatan a eu l'audace de venir tout près de moi me demander si je le voyais bien, et à ce qu'il s'est placé exactement entre mes yeux et le rond lumineux produit au plafond par le verre de la lampe, j'ai admirablement aperçu ses moustaches sous le voile de la théosophique fée de l'Atlantide. Je lui ai demandé alors s'il était *une femme*, à quoi il a répondu *oui*, sans hésiter. Après la séance, j'ai fait part de mon indignation aux autres assistants qui, n'ayant rien vu d'anormal, en ont déduit que je m'étais trompé !

J'ai donc assisté à deux séances, et comme, d'après les comptes rendus des admirateurs de ce sinistre individu, c'est indéfiniment le même scénario qu'il leur sert, j'en déduis qu'il opère toujours comme on il l'a fait devant moi. Je n'admets pas que les intelligences dont on se moque d'une façon aussi ignoble viennent parfois produire *elles-mêmes* exactement les *mêmes* faits à l'aide desquels on les tourne en dérision le reste du temps !

J'ai d'ailleurs prévenu, *avant* l'arrivée de Miller, M. Delanne, que sa photographie insérée dans sa revue et qui représente la fille de Mme Priey avec sa mère, est un truc manifeste, la lumière venant de côtés différents sur les deux figures. J'ai eu les originaux entre les mains et les ai reproduits moi-même à la Sorbonne, ce qui me donne le droit d'en parler. Si on m'avait écouté, ce scandale n'aurait pas eu lieu.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments respectueux et à toute ma sympathie.

C. DE WATTEVILLE,
Docteur ès-sciences physiques.

Ce témoignage est assurément, au point de vue de l'étude psychologique des Spirites, le plus curieux de tous.

Ce que M. Watteville écrit dans la lettre qu'on vient de lire, datée du 21 février 1909, il l'avait écrit,

avec bien d'autres développements, dans des lettres publiées en 1906.

A ce moment, les Spirites avaient fait fi de ses affirmations. Un peu plus, ils l'eussent traité de faux frère.

Aujourd'hui, son témoignage vaut de l'or, pour eux.

On me l'oppose, en ayant l'air de me dire :

— La preuve que ce n'est pas seulement après la séance, dite du chanoine, que nous nous sommes aperçus des fraudes de Miller, la voilà !

Le malheur, encore une fois, c'est qu'avant la séance, dite du chanoine, ce témoignage-là, aux yeux des spirites, avait l'air d'un sacrilège.

Le troisième document invoqué par M. L. Denis est la lettre suivante de M. C. de Amelungen.

LETTRE OUVERTE A M. LÉON DENIS

Paris, 1er mars 1909, 8, rue de l'Assomption.

Monsieur,

Je fus convaincu de la réalité du spiritisme par les expériences et la merveilleuse guérison de ma tante, Mme Claire Galichon, dont elle a parlé dans ses *Souvenirs et Problèmes Spirites* et dont je fus quasi spectateur. C'est vous dire que je suis un adepte fervent de votre belle philosophie et *non un adversaire.*

Quand, au mois de juin dernier, Mme la baronne Deslandes me fit l'honneur de m'inviter à assister à une séance « Miller », ainsi que ma tante, qui malheureusement n'était pas en état d'accepter, je m'y rendis, je l'avoue, avec le frisson de l'Au-delà. *Ce frisson ne tarda pas à passer.*

Dès le commencement de la représentation, j'eus l'impression physique de me trouver en face d'une comédie, et cette *impression je l'ai gardée* jusqu'au bout. D'ailleurs Miller, quoique me voyant tout d'abord enthousiaste, se méfia de moi très vite ; ensemble avec un autre Monsieur, il nous relégua à la place la plus défavorable, mais même de nos mauvaises places nous pûmes distinguer que les soi-disant matérialisations n'étaient que des fantoches plus ou moins bien fabriqués de chiffons — quand ils n'étaient pas des Miller travestis qui faisaient craquer le plancher sous leurs pas pesants. — Etant linguiste, j'eus occasion de parler plusieurs langues avec Miller avant la séance, je pus constater que tous les esprits parlaient ou l'anglais américain ou le patois allemand ou le mauvais français — avec l'accent personnel et très caractéristique du médium. J'avais une folle envie de tourner un commutateur et de démasquer l'imposture et ne me contins qu'en constatant qu'aucun spectateur, sauf mon voisin cité plus haut, ne disait rien. Après tout, me dis-je dans mon for intérieur, je préfère que des hymnes comme « Frère Jacques » et autres compositions semblables animent des Guignols et ne rappellent pas nos respectés morts en des représentations grotesques où ils nous saluent d'un inepte: « Bonsoir la compagnie ».

Aujourd'hui je ne puis que vous féliciter de démasquer les trucs qui égaient les non croyants et effarouchent le monde. Le spiritisme n'a pas besoin de semblables manifestations ; *il est* par ses sublimes enseignements.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération. C. DE AMELUNGEN.

Ce témoignage de M. C. de Amelungen ne vaut que par la personnalité de son auteur. M. C. de Amelangen ne donne guère que des impressions, — des impressions tout à fait analogues, à celles que nous-même avions enregistrées dès 1906, et qui n'avaient nullement ébranlé la foi alors robuste des amis de M. Léon Denis et M. Léon Denis lui-même.

Enfin, voici le témoignage à notre sens le plus important, car c'est le témoignage initial, celui qui a déclanché tous les autres.

COMPTE RENDU DES OBSERVATIONS DE Mme MARIE BERTELS, NÉE NOEGGERATH, DANS LA SÉANCE DU 11 JUILLET 1908 AVEC LE MÉDIUM MILLER.

Dans la séance du 11 juillet 1908, 22, rue Milton, j'étais placée sur la deuxième chaise du côté gauche de la tente, les genoux à une petite distance des rideaux. J'avais la lumière dans le dos et je voyais les phénomènes se dessiner sur un fond obscur.

Avant la scène j'avais proposé à Miller de passer des demi-manches en satin blanc sur sa jaquette, de façon à former des bandes claires qui permettraient de contrôler ses bras, sans nullement le gêner pendant « la première partie » de la séance. Miller parut fort ennuyé et dit qu'il demanderait à Betsy (son contrôle).

Il n'y eut pas de première partie dans cette séance.

Première apparition.

Miller est entré dans la tente. La boule blanche apparaît en dehors du cabinet, elle descend en flottant de droite à gauche. Quand elle a presque touché terre, je m'aperçois que le rideau noir suit ce mouvement et que la boule est en contact avec quelque chose à l'intérieur du cabinet par une fente des rideaux. La boule grandit, monte et se transforme en un voile d'un léger tissu blanc. Mais, à l'instant où ce grandissement qui paraît organique succède à cette première phase de la boule ronde par terre, je saisis le mouvement brusque de quelqu'un d'agenouillé qui se lève et, caché en partie par les rideaux, se redresse sous le voile qui s'allonge.

Arrivé à hauteur d'homme, le grandissement s'arrête, l'apparition se nomme : Lily Roberts. Je suis frappée par l'intonation de la voix qui est tellement basse qu'on peut à peine l'entendre. Elle dit, en agitant les avant-bras : « Can you see my hands ? »

Le bras droit découvert est par trop bien matérialisé et les muscles à l'intérieur du coude me semblent trop forts pour appartenir à un être féminin. Suivant la ligne, je vois qu'il est nu jusqu'à l'épaule où une étoffe d'un autre blanc que le voile, repliée plusieurs fois, accentue mes soupçons. Sous le voile, je distingue une partie supérieure assez claire et une partie inférieure plus foncée.

L'apparition s'avance et lâche le rideau noir qu'elle avait retenu par les coudes. Elle s'incline vers les spectateurs ; le voile tombe en avant et rend plus nette pour ceux qui se trouvent en face l'impression d'une « forme » mince et fluette. Pour moi qui suis de côté, ce mouvement avait complètement découvert le corps de Miller.

Je le vois devant moi en chemise blanche et pantalon foncé sans jaquette, ni gilet, les bras nus, les manches retroussées aux épaules, la tête cachée sous le voile.

Quelqu'un dit : « Voyez-vous, la forme, en s'effondrant, touche presque terre et on entend encore sa voix ! »

Je vois le mouvement de quelque chose qui entraîne les derniers bouts de voile sous les rideaux.

Deuxième apparition.

La forme qui se nomme Benton sort de la tente. Elle est habillée d'une sorte de burnous d'étoffe très fine. Une barbe qui me paraît fausse et très maladroitement placée, couvre la moitié du visage; elle se tourne vers moi. Je vois à travers le burnous qui n'est pas très bien fermé par devant, à peu près dans toute leur hauteur, une chemise et des pantalons.

Troisième apparition.

Une apparition qui se nomme Betsy passe la tête à travers une fente des rideaux. Je ne puis distinguer les traits de la physionomie. Elle est coiffée d'un fichu d'une blancheur de toile, plié en triangle, la pointe en avant, comme en portent les paysannes, et je distingue nettement les cheveux foncés et l'arrière-tête de Miller qui ne sont pas couverts.

Quelques moments après, la séance finie, le médium sort de la tente, passant la main sur ses yeux et sa tête et je crois qu'il en ôte le mouchoir, — le bonnet de Betsy.

Après cette séance, Miller avait les traits normaux et point du tout fatigués, comme après d'autres séances, et il refusait de passer la soirée avec nous comme de coutume. Me voyant très froide à son départ, il comprit et eut l'audace de me dire : « Be a good girl (1) ! ».

Je sais que, dans cette séance, je n'aurais eu qu'à mettre la main sur Miller pour l'attraper en flagrant délit de fraude préméditée, et je me suis cramponnée à ma chaise pour ne pas le faire.

On se demandera comment j'ai pu hésiter? J'avais toujours foi dans ses facultés et le croyais sujet à la maladie presque typique des médiums qui consiste à frauder quand la fatigue ou le surmenage ont épuisé leurs forces. Je sentais qu'il était de mon devoir de le dévoiler et de lui montrer qu'on n'était pas dupe. Mais j'avais signé le règlement et je ne pouvais pas — moi — dans ce salon — violer les enseignements de Bonne Maman qui avait toujours défendu absolument de toucher, sans y être sollicité, à une apparition, connaissant les dangers qu'un pareil procédé pouvait créer pour un médium véritablement entrancé. Je me concentrai donc dans l'observation des détails, et, comprenant que le directeur de la séance avait vu comme moi, je consentis tacitement à une exécution sans scandale. Nous écrivîmes immédiatement à Miller pour lui demander une entrevue. Il s'indigna devant notre proposition de se réhabiliter dans une séance intime de contrôle. Il nous quitta brusquement, en refusant toute explication et sans même exiger les détails de mes observations.

Cependant cette fuite n'est pas une preuve contre sa médiumnité, pas plus que l'acceptation ou la non-acceptation d'argent : c'est là une question de qualités morales et non médianimiques. La séance de contrôle reste inexpliquée.

Pour les autres séances, je ne puis préciser mes observations sur certains phénomènes fort douteux, ayant été mal placée. Il est certain que Miller n'y a pas fraudé aussi ouvertement : il aurait été démasqué depuis longtemps.

Dans la séance en question, pour la première fois, il avait demandé de brûler de l'encens pour faciliter les phénomènes.

Signé : MARIE BERTELS,
née NOEGGERATH.

— Je n'ai aucune observation à faire sur ce témoignage d'une précision et d'une bonne foi au-dessus de tout soupçon, sinon que les faits qu'il relate sont du *11 juillet*, et que la séance, dite du chanoine, si j'en crois M. Léon Denis, avait eu lieu deux jours auparavant...

Mme Marie Bertels, comme M. de Watteville, comme M. Leymarie, comme M. Léon Denis lui-même, me donne donc raison : c'est bien après la séance du chanoine, séance au cours de laquelle une des « apparitions » tint des propos contraires à l'orthodoxie spirite, que les Spirites constatèrent les fraudes dont ils accusent Miller. C'est tout au moins après cette séance qu'ils se décidèrent à les dénoncer...

GASTON MERY.

Une conférence de M. Th. Flournoy.

A l'Institut général psychologique, devant un brillant et nombreux auditoire, M. Th. Flournoy, le psychologue genevois bien connu, a exposé en une rapide et amusante causerie son opinion sur les phénomènes spirites.

Au siècle dernier, Allan Kardec, partant de cette proposition que tout effet intelligent a une cause intelligente, avait réglé la question en déclarant que les phénomènes produits en présence des médiums avaient pour cause des esprits, des personnalités indépendantes, tout à fait distinctes de celles qui en faciliteraient les manifestations, et douées de raison.

On vécut un certain temps sur cette notion. Mais les recherches de la psychologie expérimentale ne tardèrent pas à introduire des idées nouvelles.

D'un côté, les faits de l'hypnotisme et de la suggestion jetaient une lumière toute nouvelle sur la personnalité : ils faisaient voir qu'on peut suggérer à un sujet une personnalité autre que la sienne; de l'autre il était évident aussi sans que cette intervention extérieure beaucoup d'individus présentent tour à tour des individualités diverses, plus ou moins opposées.

Ici, par la suggestion, on faisait qu'un sujet se comportait comme l'eût fait — à son jugement — un animal ou un grand homme; et là, on constatait chez une même personne, sans l'avoir influencée, des dédoublements spontanés de la personnalité. Dans un cas resté célèbre, observé aux Etats-Unis par Morton Prince, celui de Mlle Beauchamp, on voyait une même jeune fille présenter tour à tour, pendant des périodes variées, des personnalités variées : sainte, démon, et femme tour à tour. Elle finit d'ailleurs par guérir.

C'était là un cas extrême : on en découvre où les choses vont moins loin, et Freund a encore récemment décrit dans les *Archives de psychologie* plusieurs cas de petites altérations de la personnalité faisant partie de celles qui peuvent

(1) Phrase consacrée en Angleterre pour recommander aux enfants d'être bien sages.

se produire spontanément au cours de la vie quotidienne. La notion du subconscient et de la multiplicité de la personnalité se dégagea peu à peu : et la conséquence fut, tout naturellement, qu'on en vint à attribuer les phénomènes présentés par les médiums non plus à des esprits extérieurs à ceux-ci, mais à ces derniers eux-mêmes, à des personnalités diverses de ceux-ci, ne se manifestant et ne prenant la haute main que dans certaines circonstances.

Plus on y regarda de près, et plus il parut que tout venait non d'esprits imaginaires, extérieurs, mais du médium lui-même. En somme, il n'y avait rien de plus, dans les manifestations des prétendus esprits, que dans la mentalité des médiums eux-mêmes. On connaît le cas célèbre d'Helen Smith, étudié par M. Flournoy, et tout le roman martien imaginé par celle-ci : il n'y a rien de plus, dans ce roman, que ce que peut savoir ou imaginer une femme de la culture d'Helen Smith.

Il se fit un revirement d'opinion : tout parut émaner du médium, de l'inconscient de celui-ci, au lieu d'émaner d'inmédiaire.

Un cas observé par M. Flournoy confirme cette manière de voir. C'est celui d'un professeur, qui, sur le tard, s'intéressa au spiritisme et se mit à pratiquer. Il en vint assez vite à avoir l'écriture automatique, — comme Sardou avait le dessin involontaire. Il écrivait même à vide, sans plume ni crayon, avec son doigt, sur les murs, sur ses genoux, et il lisait à mesure les traits imaginaires. Un jour, il eut la douleur d'apprendre, par cette écriture, que son fils avait été accusé d'une indélicatesse (vol de cigarettes) au bureau où il était employé, et allait être congédié. Il alla trouver le chef du jeune homme, qui lui déclara être parfaitement satisfait de celui-ci. Il n'y avait rien, absolument rien dans l'histoire.

Ce qu'il y avait, c'était un travail inconscient de l'imagination du père. Son fils fumait beaucoup; le père lui en fit la remarque. Le jeune homme répondit que tous en faisaient autant au bureau et que le patron laissait même ouverte la boîte à cigarettes. On pouvait se servir : on aurait même pu voler. C'est là-dessus que partit l'imagination paternelle. Quelques jours après, le père apprenait par un tiers que le patron cherchait un employé. C'était vrai. Mais non pour remplacer un de ceux qu'il avait : un surnuméraire. Ceci toutefois, le père l'ignorait. Sur ce fait, et sur le premier, son subconscient travailla : très craintif et scrupuleux, il élabora peu à peu l'histoire qui se raconta par l'écriture. Elle était toute de lui, élaborée par son subconscient sur des données exactes, mal interprétées. Il croyait que c'était un esprit qui écrivait par sa main; en réalité, c'était lui-même qui exprimait ses inductions et appréhensions. Mais tout n'est-il pas du médium ou du sujet ? Il se peut que non. Il semble bien qu'il puisse y avoir communication télépathique de l'entourage au médium. C'est ainsi que celui-ci serait en état de donner des détails sur un objet, par exemple, présenté par un assistant, et dont l'histoire n'est connue que de ce dernier.

Les phénomènes spirites, toutefois, vont plus loin. Il y a la lévitation, par exemple, et les récentes expériences auxquelles ont assisté MM. d'Arsonval et Branly semblent obliger à l'admettre. Mais est-il nécessaire, en ce cas, d'admettre l'existence d'esprits ? Ne faut-il pas voir là plutôt un phénomène d'ordre physique, jusqu'ici méconnu, dû aux assistants ou au médium ?

Il y a des matérialisations aussi. M. Flournoy ne se prononce pas sur le mécanisme selon lequel elles pourraient se produire : mais il voudrait qu'on étudiât plus attentivement la psychologie de la matérialisation, pour la comparer à celle du médium. C'est un côté de la question dont on ne s'occupe pas assez. (Cas de Katie King étudié par Crookes; et de Bien-Boa étudié par C. Richet.)

Enfin il y a les cas plus complexes de *cross-correspondance* des Anglais : par exemple, supposez une même phrase, intelligible, coupée en quatre fragments, chacun de ceux-ci étant obtenu par un médium différent, en des villes ou régions très distantes, vers le même moment, la phrase ne devenant intelligible que le jour où un expérimentateur, ayant connaissance des fragments, les rapproche. Ne semble-t-il pas qu'un esprit a inspiré tour à tour les quatre sujets ?

L'interprétation a été proposée. Mais M. Flournoy se demande aussi si les différents fragments n'ont pas pu être inspirés télépathiquement, par l'un des sujets aux trois autres.

On le voit, M. Flournoy n'admettra la réalité des esprits que quand il ne pourra pas faire autrement. Il faut, dit-il en terminant, continuer à étudier les phénomènes. Il en est qui s'expliquent sans peine par le subconscient, par les altérations de la personnalité. Ce à quoi il faut s'attacher, c'est à examiner le résidu, les cas qui ne peuvent s'expliquer par les moyens connus. Nier n'est pas scientifique : il faut d'abord surveiller les conditions des phénomènes, puis chercher à les expliquer par le connu. On n'aura recours à d'autres hypothèses que si celles qui existent se montrent insuffisantes.

Cela est scientifiquement pensé, et fut très agréablement dit.

(*Temps.*)

LA RADIO-ACTIVITÉ DES SOURCES

Le phénomène d'attraction. est d'ordre physique.

(*Suite.*)

On a écrit d'innombrables ouvrages sur le secret des sourciers. Le cadre restreint de cette étude ne me permet pas d'en donner la liste et encore moins d'en faire l'analyse.

Le docteur Surbled, dont je me plais à louer le travail consciencieux, écrit :

« C'est Chevreul qui chercha le premier l'explication naturelle du problème ; mais il faut avouer que son étude superficielle ne pouvait le conduire à une solution. Le célèbre chimiste avait fait quelques expériences avec le pendule oscillateur et avait assez justement attribué son balancement à des mouvements inconscients de la main qui le tient. Appelé à présenter un rapport sur le mémoire d'un sourcier d'Hyères, Riondet, il appliqua sa première explica-

tion à la baguette divinatoire et conclut contre le don des sourciers sans avoir vu un seul de ces sourciers à l'œuvre, sans avoir fait une expérience. »

Reconnaissant son impuissance à donner une explication scientifique du mouvement de la baguette, il le condamna comme n'appartenant pas au monde physique, mais au monde moral. Il eut recours à un procédé qui ressemble assez à celui d'Annibal pour défaire le nœud gordien.

C'est à Chevreul qu'on doit la théorie du polygone, qui a été reprise de nos jours et attribue l'inclinaison de la baguette ou le balancement du pendule à des mouvements involontaires, inconscients, automatiques, polygonaux.

Je dirai de suite, pour n'avoir pas à y revenir, que je n'arrive pas à m'expliquer pourquoi on appelle polygonaux des mouvements rigoureusement circulaires et qui, par conséquent, ne sont jamais limités par des lignes droites.

Je dois mentionner, en seconde ligne, la théorie du psychisme inférieur de l'auto-suggestion, d'après laquelle des indices tirés de diverses circonstances donnent au sujet la pensée que là est la source. Sans que le sujet le veuille, sans qu'il s'en doute, sa pensée passe dans ses doigts et la baguette tourne. Elle n'est pas attirée par une force extérieure à l'expérimentateur, elle est mise en mouvement par une sorte d'action réflexe, de stimulus nerveux. C'est l'auto-suggestion.

Dans d'autres circonstances, le mouvement résulte d'une impression subconsciente produite dans l'esprit de l'automate par un objet extérieur ou par une intelligence extérieure. Dans ce cas il s'agit de l'hétéro-suggestion. Il y aurait enfin chez le sourcier une faculté perceptive supernormale subconsciente qui ne serait que la survivance d'un sens perdu et qui lui ferait éprouver, à l'approche d'un objet recherché, une impression d'un genre particulier et provoquerait ainsi la suggestion.

Je m'arrête, dans la crainte d'effrayer les paisibles sourciers qui, à force d'entendre répéter des mots ultra-scientifiques, finiraient peut-être par croire qu'ils sont réellement des êtres anormaux et inconscients.

J'avoue, pour ma part, que la richesse de ce vocabulaire ne m'a ni intimidé ni surtout convaincu.

Nous sommes donc, on vient de le voir, abondamment pourvus de systèmes qui aboutissent à une conclusion commune : la négation du don naturel des sourciers. Chacune de ces théories a-t-elle fait avancer la science d'un seul pas ? Peut-elle citer un seul fait qui vienne à l'appui de ses arguments ?

Les mouvements d'attraction ou de répulsion sont naturels. Et si les partisans du polygone, du psychisme inférieur et du sens perdu gardaient encore un doute à cet égard, je les invite à procéder à l'expérience suivante.

Priez deux ou trois sourciers de vous accompagner et, sans leur révéler la nature de l'expérience que vous allez tenter, dites-leur simplement que vous avez l'intention de vérifier une fois de plus les mouvements du pendule. Emportez, si vous le voulez, une baguette qui sera utile pour le repérage plus rapide d'une nappe; mais n'oubliez pas de vous munir d'une petite bouteille d'eau au goulot de laquelle vous attacherez une ficelle longue d'environ 0 m.30. Deux bouchons, un de liège, l'autre de verre et s'adaptant parfaitement, complèteront l'attirail nécessaire pour l'expérience projetée.

Sur l'emplacement de la nappe, un des sourciers tient entre le pouce et l'index la ficelle à laquelle est suspendue la bouteille non bouchée.

Premier résultat : la bouteille se meut en circonférence. — Ajoutez le bouchon de liège : même résultat. Remplacez enfin le liège par le bouchon de verre. La bouteille demeurera immobile. C'est en vain que vous essaierez de persuader le sourcier qu'il y a en lui ample provision de stimulus nerveux, les mouvements de son pendule ne seront ni polygonaux ni inconscients. Ils seront nuls, anéantis... Est-ce assez concluant ?

Il m'eût été facile d'animer cette expérience par une prosopopée amusante. Je ne le ferai pas par respect pour des opinions qui ne sont, après tout, que la conséquence d'une erreur réparable.

Est-il nécessaire d'aller sur le terrain pour refaire l'expérience précédente ? Nullement, car on peut la répéter au-dessus d'une cuvette remplie d'eau. C'est un moyen dont peuvent user les débutants pour apprendre le maniement du pendule.

Mais revenons à notre expérience pour en dégager des conclusions pratiques. Le fluide qui se dégage de la nappe ne traverse pas le verre, le doute n'est plus possible après l'expérience précédente ni surtout après celles qui seront faites avec des plaques photographiques. Mais par où est-il entré dans la bouteille pour atteindre l'eau ? Par le goulot ouvert ou simplement bouché avec du liège.

De son côté, le fluide vital, partant de la main du sourcier, emprunte la périphérie du fil pour arriver à la bouteille. Là, il est vrai, il se heurte au verre qui n'est pas conducteur, mais il est assez rapproché de l'autre fluide pour produire les mêmes phénomènes

d'attraction ou de répulsion qu'on observe dans l'électricité et le magnétisme.

L'existence du fluide vital ou des radiations humaines n'est plus douteuse pour ceux qui connaissent les expériences de M. Gaston Durville et les communications qu'il a faites à la Faculté de médecine. Tous les sourciers et ceux qui sont aptes à le devenir, sachant se servir du pendule, peuvent acquérir pareille certitude. Le pendule qui servira pour cette nouvelle expérience sera la montre, la bouteille d'eau ou un caillou suspendus à une ficelle. Je donne la préférence à la bouteille d'eau. Le lieu importe peu pourvu qu'il soit à l'abri du vent. Si on choisit un appartement, ce qui est préférable, il faut tout d'abord s'assurer qu'on ne se trouve pas sur une zone fluidique. Pour cela, on étendra le bras qui tient le pendule. Si, après plusieurs déplacements successifs, il reste immobile, on n'aura qu'à se placer à l'endroit même où se trouvait le pendule et à commencer l'expérience.

Le pendule étant tenu entre le pouce et l'index, à la hauteur de la ceinture et à une distance de 40 centimètres du corps, on constate qu'il est immobile. Avancez alors l'autre main libre de manière à la rapprocher lentement du pendule. Si vous êtes riche en fluide, le pendule se mettra en mouvement à une distance moyenne de 15 centimètres. Cette distance servira à mesurer la longueur d'onde de vos radiations.

Recommencez l'opération en plaçant votre main libre au-dessous du pendule et vous vous rendrez compte que les radiations humaines sont plutôt ascendantes. En effet, en mesurant la distance qui sépare la main libre du goulot de la bouteille, on atteint parfois 20 centimètres et plus.

Le mouvement du pendule est différent suivant qu'on le présente sur le côté droit ou sur le côté gauche du corps. Chez ceux que j'appellerai normalement polarisés, ce mouvement est, sur le côté gauche, pareil à celui du balancier d'une horloge, tandis que sur le côté droit il est circulaire.

Le fluide paraît beaucoup moins abondant à la tête qu'aux jambes. Ces expériences peuvent être faites sur d'autres personnes ; c'est un moyen facile de reconnaître les sujets qui sont aptes à devenir sourciers.

Il y a donc en nous un double fluide. Est-il électrique ? Est-il magnétique ? Devons-nous appeler l'un positif et l'autre négatif ou bien devons-nous dire qu'ils sont de nom contraire ? Je crois qu'il est encore prématuré de répondre à ces questions. Constatons simplement que les rayons humains, pas plus que ceux provenant des nappes souterraines, ne traversent le verre, et attendons que des expériences plus complètes nous donnent la solution définitive.

Aux preuves déjà données qui établissent que sensation hydroscopique est d'ordre physique, on peut ajouter celle de la concordance de tous les bons sourciers.

Pour éviter le blâme de partialité, je fais ce nouvel emprunt à la brochure du docteur Surbled : « Ce qui est surtout déconcertant, écrit-il à la page 24, et ce qui sollicite l'attention des savants chercheurs, c'est la concordance des différents sourciers sur une source donnée. Une localisation déterminée par un manieur de baguette l'est successivement par d'autres qui n'ont eu aucune communication avec le premier, ignorent les expériences faites, les résultats obtenus et arrivent de très loin et des régions les plus opposées. »

Il est évident qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour imaginer que 10 ou 20 sourciers appelés successivement par un expérimentateur seront tous frappés, au même lieu, de cette curieuse maladie qu'on appelle l'auto-suggestion.

On objecte, je le sais, que rien n'est moins constant que les modes sous lesquels se révèle la sensibilité hydroscopique, selon les sujets et, chez les mêmes sujets, selon les circonstances.

Un docteur, très dévoué à l'hydroscopie, m'écrit qu'il a fait et vu opérer des sourciers réputés, dans le même lieu, et que leurs indications sont loin d'avoir été toujours concordantes.

On a beau être un virtuose de la baguette ou du pendule, si on ignore certaines lois, celles par exemple de la radio-activité des sources, des radiations humaines, on ne possède qu'une méthode incomplète, favorable aux erreurs. On peut être un habile sourcier et ignorer même que la baguette, appelée bien improprement divinatoire, peut tourner entre les mains alors qu'on se trouve sur un terrain neutre, c'est-à-dire dépourvu de fluide et d'eau. Le fait existe cependant et j'en donnerai plus loin l'explication.

Si on se rappelle que le fluide sort de terre en deux masses, dont l'une revêt la forme d'une sphère creuse, on sera moins étonné d'apprendre que sur cette dernière zone la différence de taille de deux sourciers peut produire des résultats contraires. S'ils opèrent sur le côté extérieur du cercle, c'est-à-dire le visage tourné vers la nappe, la baguette du plus petit rencontrera le fluide tandis que celle du plus grand peut échapper à son action en raison de l'incurvation de cette masse fluidique.

La manière de tenir la baguette a aussi des conséquences qu'on ne soupçonne guère. J'engage les lecteurs que cette discussion intéresse à se reporter à l'article de M. Gaston Mery : « Comment je me suis révélé sourcier », numéro du 15 octobre. Dans la

figure I, la baguette est tenue les bras verticaux, les poignets retournés, les ongles en dehors. La baguette tourne en arrière entre les mains des deux expérimentateurs. Elle tourne même avec M. F... depuis l'endroit où elle a commencé son mouvement giratoire jusqu'au puits. Or, elle n'aurait dû virer qu'au départ, c'est-à-dire à la distance qui est sensiblement égale à la profondeur du puits, s'arrêter pour recommencer ensuite en arrivant sur la nappe. Pourquoi a-t-elle tourné sur un champ neutre? Parce que cette manière de tenir la baguette est défectueuse. Elle a pour effet d'obliger le sourcier à tenir la baguette à une distance très rapprochée du corps, dont le fluide entre en contact avec celui de la baguette et qui provient des bras. Renouvelez cette expérience sur un terrain dépourvu de fluide et vous constaterez que la baguette tourne en dedans aussi bien que sur une source.

Je pourrais allonger la liste des erreurs mises au compte de l'hydroscopie, mais cette énumération ne diminuerait pas la valeur des arguments en faveur d'une action purement physique, ni les résultats obtenus par les sourciers qui possèdent une bonne méthode. Quelle est la science qui n'a jamais enregistré une erreur de diagnostic ou de calcul? Il y a eu et il y aura des fautes. Mais comment pourrait-il en être autrement avec des instruments aussi rudimentaires et imparfaits que ceux actuellement utilisés par les sourciers.

On a dit beaucoup de mal de la baguette ; pas assez à mon avis. Maniée par un professionnel, elle lui permet tout au plus de se mettre rapidement en contact avec le fluide des sources, tandis qu'entre les mains d'un ignorant, elle est presque toujours décevante en lui faisant croire à la présence de l'eau là où il n'y a que du fluide.

La baguette doit être tenue entre les paumes de chaque main, celles-ci à la hauteur du visage, les ongles en dedans et les bras fortement appuyés au corps.

Lors donc qu'on procède à la recherche d'une source, il faut, à l'aide de la baguette, aller à la rencontre du fluide. L'ayant rencontré, on quitte la baguette pour prendre le pendule qu'on tient suffisamment éloigné du corps et à 50 centimètres au-dessus du sol. On examine quelle forme va prendre son mouvement. Si ce mouvement est en forme de cercle, on est sur une nappe; s'il est semblable au mouvement du balancier d'une horloge, on est sur le cercle fluidique.

Dans ce dernier cas, il suffit, pour savoir où se rouve la nappe, de suivre des yeux la direction du pendule (voir fig. 3 dans le précédent numéro). Si, au contraire, on a la chance de rencontrer la nappe la première et si l'on veut connaître la profondeur de la source, on délimite avec soin la surface de la nappe.

Sur toute cette surface le pendule a un mouvement en forme de cercle.

Ensuite on se rend compte, toujours au moyen du pendule, de la direction du courant dont on cherche la trace en dehors de la nappe, On part enfin de la nappe en suivant une ligne perpendiculaire au courant, jusqu'au moment où on voit le pendule s'animer d'un mouvement de va-et-vient dans la direction de la nappe. La distance entre ce point et l'emplacement de la nappe nous donne la profondeur.

Pour avoir de l'eau, il faut donc creuser ou sur l'emplacement de la nappe ou sur le courant, mais *jamais sur le cercle fluidique.*

Si, en écrivant cet article, je me suis étendu assez longuement sur la partie expérimentale, c'est avec le dessein de créer un contrôle sérieux des faits, des arguments et de gagner à la cause de l'hydroscopie de nouveaux prosélytes qui étudieront et vulgariseront à leur tour, en la complétant, une science dont l'utilité n'est pas discutée.

E. BRUNO.

TROIS INDOUS SUR LA TOMBE DE STEINHEIL

A l'époque où l'affaire Delarue passionnait l'opinion publique, trois Indous, trois prétendus mages, trois farceurs, Devah, Ramanah, Alvis, attirèrent sur eux l'attention de leurs contemporains. Ce trio, on s'en souvient, prétendait pouvoir, grâce à des facultés merveilleuses, retrouver la trace du disparu. On sait que les grimaces multiples et grotesques des trois compères ne donnèrent aucun résultat appréciable, sinon celui de déchaîner à leurs dépens les rires de la galerie.

Or voici que trois Indous, un brahme et deux fakirs, viennent de rééditer, à propos de l'affaire Steinheil, les gestes ridicules et risibles de Devah, de Ramanah et d'Alvis. Débarqués depuis peu dans la capitale, Timur-Dhar, le brahme, chef de la mission, et ses deux acolytes, les fakirs Sirbangha, secrétaire, appelé à succéder au brahme, et Hyram-Singh, garde des sceaux, se sont rendus, ces jours derniers, sur la tombe du peintre Steinheil, avec l'intention d'entrer en communication avec le corps astral du malheureux assassiné de l'impasse Ronsin, et de lui arracher le nom de son ou de ses meurtriers.

Ils prièrent, se prosternèrent, et, finalement, emportèrent un peu de terre et une feuille arrachée à l'une des couronnes.

Si nous les en croyons, l'enveloppe spirituelle de la victime de l'impasse leur serait apparue au cours de l'une des nuits suivantes, et ils auraient pu revivre la scène du crime. Mais cette reconstitution sensationnelle ne nous apprend rien de bien intéressant quant à l'identité des assassins. Voici, en effet, ce qu'a déclaré à un de nos confrères le chef du trio, le brahme Timur-Dhar :

« — J'ai revu la chambre où eut lieu l'assassinat de M. Steinheil... il y règne une grande obscurité... Il y a deux personnes qui prennent part au crime ; comme il fait sombre, je ne peux apercevoir leur figure, mais je reconnais sûrement un homme, vêtu d'une redingote.

— Est-ce bien une redingote?

— Oui, une redingote.

— N'est-ce pas une lévite?

— Non. Une redingote.

— Et l'autre personne?

— L'autre porte un vêtement ample, une sorte de robe de chambre foncée.

— Un peignoir?

— Je ne sais.

— Est-un homme ou une femme?

— On ne peut distinguer.

— A quelle heure le crime a-t-il été commis?

— Vers deux heures ou trois heures du matin.

— Avez-vous vu la scène du crime?

— L'assassinat a été très rapide et a fort peu duré. Il n'y avait pas de sang. Steinheil a été étranglé par derrière.

— Ce dernier vous a-il fait quelque communication sur ses assassins?

— Non. Nous avons fait des prières pour retrouver les meurtriers, mais nous n'avons pu voir leur physionomie ; le crime a été commis depuis trop longtemps.

— D'après vous, Mme Steinheil n'était pas seule au moment de l'assassinat?

— Je n'ai pas vu Mme Steinheil, ou du moins je n'ai pu la reconnaître, mais je certifie qu'il y avait deux personnes.

— Et pour Mme Japy?

— Nous n'avons pas vu sa tombe et ne pouvons, par conséquent, rien dire.

— Vous est-il possible d'entrer en communication avec Mme Steinheil?

— Il nous faudrait pour cela être en contact avec un objet qu'elle a porté. Si nous étions mis en sa présence, elle causerait avec nous, et si elle est coupable, avouerait, car elle ne pourrait résister à notre influence et son corps fluidique serait forcé de dire la vérité. »

Le résultat de la tentative est, en somme, piteux, aussi piteux que celui des expériences faites par les mages qui s'occupèrent de la découverte du curé de Chatenay.

Est-ce à dire que les pouvoirs que se targuent de posséder les brahmanes et les fakirs sont inexistants? Non, évidemment. Mais ces échecs retentissants prouvent tout au moins qu'il est vain et qu'il peut être dangereux de tenter d'appliquer à des recherches personnelles et intéressées les facultés de voyance et de clairvoyance. La voyance est une faculté intermittente et peu connue. Il est très intéressant de l'étudier au point de vue scientifique ; en faisant appel à elle pour des expériences ayant un but intéressé, on s'expose à de graves mécomptes, — même lorsque l'honnêteté du sujet ne fait aucun doute, ce qui n'est pas toujours le cas.

LE MERVEILLEUX
dans la jeunesse de Montlosier

Montlosier, philosophe à seize ans, comme c'était la mode parmi ses contemporains, raconte qu'une femme dont il avait été passionnément aimé, fut atteinte d'un dérangement d'esprit. Cette personne était éloignée du lieu qu'il habitait. « Tout à coup, dit-il, c'était un soir, le 7 octobre, je sens sur ma poitrine comme un poids extraordinaire ; je parvins à me distraire. A cinq heures du matin, je suis réveillé en sursaut par le bruit répété d'une sonnette de l'appartement de ma mère qui donnait en dehors. Étonné de ce bruit, qui, à une telle heure, me paraissait singulier, j'entre chez ma mère, et j'apprends qu'elle n'a pas sonné. Je ne veux pas laisser ici plus qu'il ne faut une idée de prodige. J'ai eu depuis occasion de reconnaître que des oiseaux, se perchant sur le fil d'archal et venant à s'envoler subitement, pouvaient ébranler la sonnette : c'était du moins la première fois que chose semblable arrivait. Je me recouchai fort ému. Bientôt j'entendis frapper à la porte ; c'était un homme de la campagne à cheval, qui m'annonçait, d'un air accablé, qu'il y avait des nouvelles. Il y avait des nouvelles, en effet, mon amie n'était plus. »

Si ce n'est pas un fait de télépathie, ce *double phénomène* est inexplicable.

Le jeune philosophe ne se contenta pas de lire à la campagne Platon, Aristote, Sénèque et les Pères de l'Eglise ; il médita, en curieux qu'il était, sur le traité de l'extase laissé par Tertullien ; sur le livre que Philon a consacré à la vie contemplative ; les *Mystères*, de Jamblique ; l'*Abstinence*, de Porphyre ; *Les Démons* de Psellos ; les ouvrages de Plotin, de Cérinthe, d'Ebion, des gnostiques et des premiers hérésiarques; et il reconnut que les bénédictins, les chartreux, les trappistes étaient des philosophes comme les pythagoriciens, les stoïciens, les esséniens, les gymnosophistes et les brahmanes. Son indépendance d'esprit l'amena même, comme Bergasse, d'Epréménil, le général Lafayette, à s'occuper du mesmérisme, par lequel il voulut rectifier les ouvrages contradictoires de Père Baltus et de Fontenelle sur les oracles ; et plus tard il écrivit un ouvrage intitulé *Mystères de la vie humaine*, pour démontrer que l'inspiration est une faculté de l'homme.

Il rapprochait volontiers un fait de voyance, celui d'un somnambule qui indiquait toutes les circonstances du voyage de son médecin, avec un fait semblable rapporté dans le procès-verbal des miracles pour la canonisation de saint Louis. Puis il observa lui-même, et parvint à opérer par sa volonté des phénomènes magnétiques, ce qui lui démontra que le matérialisme n'était pas admissible. Un jour, il put endormir du sommeil magnétique une ancienne pupille de sa femme. « Sa personne morale, dit-il, son âme tout entière était dans la mienne. Confondu de cette situation, je gardais en moi un étonnement que je ne songeais pas même à lui confier. Mais ce que je ne lui disais pas, elle le voyait. Bientôt elle se mit à répondre d'elle-même à mes pensées que je ne lui confiais pas. Me souvenant alors de ce que je savais avoir été pratiqué par d'autres, je me mis, avec une curiosité indiscrète toujours en pareil cas, si elle n'est pas coupable, à lui commender mentalement les niaiseries qui me passaient par la tête, et qu'elle exécutait tristement, mais avec précision au moment même ».

Ces scènes se succédèrent près d'un mois. Ensuite il se mit à magnétiser une grande quantité de campagnards. « Ayant été appelé, raconte-t-il, auprès d'un paysan attaqué d'une violente pleurésie, je provoquai, dans trois séances qui eurent lieu pendant la même journée, une sueur tellement abondante, que la fièvre disparut ; le malade fut guéri radicalement. Mais moi, médecin, je fus tellement accablé, que sans ma force et mon jeune âge, j'aurais sûrement succombé. Dans d'autres circonstances je m'étais senti seulement fatigué ; cette fois, je fus affecté à un point que je ne puis exprimer ».

Le jeune philosophe a donc été un émule du comte de Puységur.

Quelque peu superstitieux, croyant aux pressentiments et aux présages, Montlosier considère comme d'un fâcheux augure, lors de son arrivée à Versailles comme député suppléant, d'être obligé, faute de place dans les hôtels, de coucher dans une mauvaise maison. Quand l'Assemblée constituante, après le 6 octobre, suivit Louis XVI à Paris, un événement attira l'attention du philosophe d'Auvergne. « Dès le premier jour de notre rassemblement à l'archevêché, remarque-t-il, comme on y avait dressé des tribunes pour le public, cet ouvrage ayant été fait à la hâte, et les poutres de soutènement ne portant pas assez dans le mur, tout à coup une de ces tribunes s'écroula. Les femmes, les hommes qui s'y trouvaient tombent pêle-mêle les uns sur les autres, et brisent ou froissent en tombant les membres des députés qui se trouvent au-dessous.

« Nous ne sommes plus au temps de Rome et d'Athènes. Il n'est pas un consul romain, pas un sage de la Grèce qui n'eût mis beaucoup d'attention à cet évènement. On sait avec quels soins l'empereur Julien recueillait les circonstances de ce genre. Saint Cyrille ne le lui reproche pas, mais seulement d'y mettre de la mauvaise foi, en passant sous silence, en ce genre, tout ce qui lui était défavorable. »

Bien plus frappants ont été les présages qui signalèrent le mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette.

TIMOTHÉE.

FRÉDÉRIC MISTRAL
et le miracle de saint Janvier.

A l'heure où la presse entière s'occupe de Mistral et célèbre le cinquantenaire de *Mireille*, nous sommes heureux de reproduire une belle lettre du Maître de Maillane, où se révèle l'âme vraiment chrétienne du grand poète provençal.

Cette lettre a été adressée par Mistral à M. Léon Cavène, professeur au Collège de Cette Hérault), et membre de l'Université, auteur d'un remarquable ouvrage sur *Saint Janvier et le Miracle de Naples*.

Mistral a rendu, en faveur de cet ouvrage, un témoignage d'autant plus précieux que le livre ne lui fut pas envoyé par l'auteur; il lui avait été prêté par un habitant de Maillane. En retournant l'ouvrage, Mistral dit à son obligeant compatriote : « Assurez l'auteur qu'il nous a fait passer, à ma femme et à moi, de bien doux moments. Nous

avons nous-mêmes assisté, il y a quelques années, au célèbre miracle » et il ajouta qu'ayant été saisi par ce spectacle inoubliable, il acheta une statue du saint qu'il plaça sur la cheminée où peuvent toujours la voir ses nombreux visiteurs.

Voici la traduction de la lettre, écrite en provençal par Mistral et adressée à M. Cavène, après avoir reçu de ce dernier ses justes remerciements pour les compliments transmis.

Maillane.

Monsieur Cavène, j'ai ressenti une grande joie à la lecture de votre livre sur le Miracle de Saint Janvier, et j'estime que vous rabattez comme il convient les clous des mécréants.

Vous avez accompli là une œuvre scientifique extrêmement intéressante.

Ayant eu la bonne fortune, en 1891, de voir de mes yeux, avec ma femme, l'étonnante merveille du sang redevenu vivant, je ne puis que vous féliciter sur l'exactitude de tout ce que vous dites.

Je vous serre de tout mon cœur la main.

FRÉDÉRIE MISTRAL.

De telles félicitations sont pour M. Cavène un puissant encouragement. Il s'en dégage une affirmation de la vérité du sang de saint Janvier redevenu vivant, devant Mistral, témoin oculaire; et Mistral n'étant ni un fourbe, ni un sot, on juge la valeur de son témoignage, que nous sommes particulièrement heureux d'enregistrer. M.

Le téléphone prédit il y a quatre siècles !

Page 102 du *Dernier Mot des Prophéties*, par Adrien Peladan, — 4e édition, Nîmes, 1880 — on lit le document suivant, fort curieux vraiment.

Prophétie prussienne. — Peu de temps après la découverte de l'imprimerie, dit le docteur Alberti, parut en Allemagne un livre dont il serait, à coup sûr, difficile de trouver plusieurs exemplaires, la *Sancta Sibylla.*

Voici la prédiction qu'il contient :

« Un jour viendra où le luxe sera tellement grand que les marchandes de lait porteront des tabliers de soie.

« En ce temps-là, il n'y aura plus de distance ; on se parlera d'un bout à l'autre du monde en une minute, et l'on se répondra à la même minute. »

N'est-ce pas là, en effet, le résultat précis du *téléphone,* bien mieux encore que du *télégraphe*, son aîné ?

Or, bien que *prévu* de si vieille date, n'était-il pas encore ignoré même en 1880 ?

La suite de ce passage n'est pas moins frappante ; la voici :

« Les plus lourdes voitures marcheront sans chevaux. »

Les *locomotives* ont réalisé, les premières, cette partie de la prédiction. — Et les *automobiles donc,* ne sont-elles pas ainsi prévues, elles aussi ?

Décidément, si leurs inventeurs méritent qu'on admire leur génie, est-ce que l'auteur de ces prévisions ne mérite point sa part d'admiration pour avoir deviné si juste ?

Quant aux *tabliers de soie,* on sait qu'ils étaient fort à la mode même parmi le peuple des campagnes, il y a cinquante ans, sous le second Empire, et encore depuis.

Citons enfin les trois annonces qui suivent :

« Les plus gros bateaux remonteront les fleuves sans le secours de chevaux ni d'aucune force humaine (*les vapeurs*).

« En ce temps-là, il y aura un roi du Nord qui porte sur la tête une corne devant, et derrière une visière (*le casque à pointe* des Prussiens, évidemment).

« Ce roi aura une guerre avec un autre roi du Nord, le battra et lui prendra une partie de son royaume. »

C'est ce qu'on a vu, hélas ! en 1870-71.

Toutefois, comme cette partie de la *Prophétie prussienne* vise des faits *antérieurs* à la date de l'imprimé de 1880, que nous avons sous les yeux, nous n'y attachons pas la même importance qu'à la partie relative au téléphone et aux automobiles, *postérieurs* à cette même date.

LÉO FRANC.

La Boîte aux Faits

UN REVE QUI SE RÉALISE

Monsieur le Directeur

J'ai lu souvent, et toujours avec le plus grand intérêt, votre *Echo du Merveilleux.*

Voulez-vous me permettre de vous envoyer une relation assez originale. Je vous dirai que j'ai bientôt 60 ans, que je n'ai jamais passé pour un blagueur ; du reste tout Brantome connaît cette aventure car je l'ai racontée à toutes mes connaissances.

Je suis déjà un vieux chasseur, puisque mon premier permis date de 1871 ; mais il m'a fallu attendre jusqu'au mois d'octobre 1908 pour être témoin de la bizarre aventure que je me permets de vous raconter.

Dans la nuit du 1er au 2 octobre, j'ai fait un rêve assez curieux. Il me semblait être à la chasse avec mon chien couchant dans un vaste champ, situé à cinq cents mètres environ de mon habitation ; ce champ est planté en vigne dans la majeure partie, le reste est en friche. Je me voyais tout près du dernier rang d'échalas, quand il me sembla tout à coup qu'un beau lièvre venait à moi, passait entre mes jambes, et se sauvait dans la friche. Instinctivement je fis le geste d'épauler mon fusil, et naturellement ce brusque mouvement me réveilla en sursaut.

— Assez intrigué par la précision des détails si bien circonstanciés de ce rêve, je résolus d'aller sur les lieux reconnaître le terrain. Pendant huit jours j'en fus empêché par les vendangeurs, et je ne pus mettre mon projet à

exécution. Enfin le 10 octobre j'étais libre; personne dans le champ; en quelques instants, j'étais à la place désignée.

Eh bien ce jour-là, à quelques mètres de l'endroit où je m'étais vu en rêve, mon chien fait lever un superbe lièvre, qui vient passer tout près de moi. Cette fois je ne rêvais plus ; je tirai sans hésiter ; du premier coup, je le manque, c'est trop près, mais du second j'ai eu le plaisir de le voir rou'er. Cette magnifique bête, elle pesait six livres, est allée mourir à la place précise où je l'avais perdue de vue dans mon rêve huit jours auparavant.

A. de G.

APPARITION D'UNE ENFANT MORTE

Monsieur,

La lecture du merveilleux article de M. Stead, qu'on ne saurait trop vous remercier d'avoir publié dans l'*Echo*, m'engage à vous transmettre un fait d'apparition qui semble exclure, lui aussi, toute cause d'hallucination ou de suggestion.

Une dame de mes amies, très pieuse, très sérieuse, ne s'étant jamais occupée de faits psychiques ou merveilleux, avait trois filles et un petit garçon. La plus jeune de ses filles, nommée Marie, mourut à l'âge de douze ans.

Il y avait plusieurs mois que la perte de cette enfant avait eu lieu; le petit garçon, *âgé de quatre ans*, n'en parlait jamais et paraissait avoir complètement oublié sa sœur, lorsqu'une après-midi, étant en train de jouer au salon, il s'arrête brusquement, tend ses bras vers un coin de la pièce et s'écrie : « Marie ! Marie ! maman, voilà Marie ! »

La mère, effrayée, prend son fils dans ses bras, cherche à le calmer, mais il continue à fixer un point du salon en criant : « Mais c'est Marie, maman, tu ne la vois donc pas? elle me sourit et me fait signe de la suivre ! »

Quelques semaines après, cet enfant, qui était en par faite santé au moment de l'apparition, tombait malade et mourait.

E. F.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Musset a écrit d'une petite fille sourde-muette : « Camille donna de bonne heure des signes de cette bizarre faculté que les Ecossais appellent la double vue, que les partisans du magnétisme veulent faire admettre, et que les médecins rangent, la plupart du temps, au nombre des maladies. La petite sourde et muette sentait venir ceux qu'elle aimait, et allait souvent au-devant d'eux sans que rien eût pu avertir de leur arrivée. » (Pierre et Camille.)

Connaît-on réellement des exemples de double vue chez les sourds-muets?

Un amateur d'occulte.

On demande quelles sont les preuves d'identité que doit fournir un Esprit pour qu'on puisse croire qu'il est réellement la personnalité qu'il dit être.

E. A.

Un occultiste, ayant lu Bœhme, veut-il bien nous donner en français le texte complet du passage où il est dit : « Babylone est tombée, sa prostitution est tombée : le temps des lis (Lilienzeit) *est arrivé ! »?*

R. M.

Les grêlons madonifères de Saint-Dié peuvent-ils s'expliquer, ainsi que la pierre de La Salette portant à l'intérieur l'image du Christ, par la théorie un peu vague des gamaliés, *dont a parlé* l'Initiation, *il y a plusieurs années, d'après des livres anciens ?*

Un abonné de Marseille.

Jadis M. Adrien Peladan a représenté Marie-Louise, la voyante de Diémoz (Isère), comme inspirée providentiellement; depuis, Mgr Rigaud a écrit tout le contraire. Qui nous donnera sur elle des renseignements?

Un catholique.

---

*Un lecteur de l'*Echo, *connaissant l'astronomie, veut-il nous donner le texte et la traduction du* 60e *chapitre de la* Concordantia astronomica cum historia narratione, *par le cardinal Pierre d'Ailly (Petrus de Alliaco), avec ou sans commentaire explicatif ? Le même pourrait-il apprécier ce qui est dit au* 26e *chapitre de l'*Elucidarium astronomicæ concordiæ cum theologica et historica veritate, *autre ouvrage de ce cardinal, sur les huit grandes conjonctions, dont la première a eu lieu en* 955, *et dont la dernière serait réservée pour* 1915 ?

Timothée.

Quel est l'auteur des Conjectures sur la fin prochaine du monde, pour servir d'antidote contre les séductions du temps, par un membre de l'Association catholique (*Toulouse, Senac, et Paris, Leclerc,* 1828), *citées par Timothée Philalithe, dans son* Petit traité sur la fin du monde (0 fr. 80, *Paris, Webel,* 9, *rue Clovis,* 5e ?

Un Curieux.

REPONSE

Les 24 vieillards de l'Apocalypse sont-ils des constellations? (p. 176).

Diodore de Sicile dit quelque part que les Babyloniens appellent juges de l'univers 24 étoiles dont une moitié est au nord et l'autre au sud : les étoiles visibles sont affectées aux êtres vivants ; les étoiles invisibles aux morts.

Il y aurait, sur cette question, à rechercher un ouvrage ésotérique écrit sur l'*Apocalypse*, peu après 1860, et à prendre l'avis de M. Louis Leleu ainsi que des occultistes hébraïsants.

Timothée.

ÇA ET LA

Gœthe spirite

Le spiritisme revendique Gœthe comme un de ses adeptes; et voici pourquoi, d'après l'*Occult Review*. Le grand homme se promenait un jour sur la route de Weimar au Belvédère lorsqu'il crut voir un de ses amis se dresser devant lui, vêtu d'une robe de chambre, et soudain s'évanouir.

Il fit part à ses compagnons de cette apparition et déclara que sûrement cet ami venait de mourir. Quelle ne fut point sa stupéfaction en rentrant chez lui, d'y trouver le défunt en excellente santé et vêtu justement comme il avait cru le voir !

Cet ami, surpris et trempé par une averse, était venu se réfugier chez Gœthe; en l'attendant, il avait, pour se réchauffer, endossé la houppelande du poète; puis s'étant endormi, il avait rêvé qu'il rencontrait Gœthe sur la route du Belvédère.

Une autre fois, l'auteur de *Faust* conversait chez lui avec quelques amis quand, sans cause apparente, un ornement sculpté de sa table de travail se rompit et tomba à terre. Au même moment, on apprit que le feu s'était déclaré dans la maison voisine et qu'une table pareille à celle de Gœthe, exécutée dans le même bois par le même ébéniste, était la proie des flammes. « Voilà, dit le poète, un phénomène intéressant; ce n'est pas seulement une vraisemblance, c'est une réalité. »

L'*Occult Review* affirme encore que Gœthe croyait à la réincarnation. Il expliquait son amour de l'antiquité, en disant qu'il avait vécu déjà sous Adrien, et son ami Boisserée, grand connaisseur de l'art rhéman, convenait avec lui qu'au quinzième siècle il avait dû vivre une seconde fois sur les bords du Rhin.

Plusieurs passages de son œuvre poétique viennent à l'appui de ces affirmations, par exemple lorsqu'il dit de son *Wilhelm Meister* : « J'ai écrit cet ouvrage, ainsi que mes autres livres, *wie ein Schlafwander*, comme un somnambule ». Et l'*Occult Review* observe qu'en ceci Gœthe tenait de famille, car son grand-père avait des rêves prophétiques.

Comment Cromwell fit un pacte avec le diable

C'est le colonel Lindsey, l'ami intime de Cromwell, et le premier capitaine de son régiment, qui a rapporté le fait comme témoin oculaire : « Le 3 novembre 1651 au matin, quelques heures avant la bataille de Worcester, que Cromwell gagna sur Charles II et qui lui servit de couronnement, il m'entraîna vers un bois voisin de l'armée, me dit de descendre de cheval, de le suivre et d'observer ce que j'allais voir et entendre. Après avoir fait quelques pas, je fus saisi d'une horreur dont la cause m'était inconnue. Cromwell me voyant frissonner et pâlir, me demanda ce que j'avais; je n'eus pas la force de lui répondre; un tremblement subit s'empara de mes membres. Moi, qui avais essuyé le feu de vingt batailles, j'éprouvais une frayeur mortelle dans l'obscurité de ce bois. « Allons donc, me dit brusquement Cromwell, est-ce que tu as des vapeurs ?... Hé bien ! reste là, mais ne me perds pas de vue; tu rendras témoignage à la vérité. » Il fit plusieurs pas en avant, et je vis s'approcher un inconnu à la barbe grise qui, d'un air solennel, lui présenta un parchemin roulé. Cromwell s'empressa de le lire. « Comment s'écria-t-il, ce n'est que pour sept ans !... Je t'avais demandé vingt et un ans, il me les faut ! » J'entendis alors s'élever entre eux un débat des plus vifs. « M'en accordes-tu quatorze disait Cromwell ? — Non, j'ai dit sept; si tu refuses, un autre s'en contentera. — Eh bien ! donne toujours ! « Cromwell prit le parchemin et je le vis accourir vers moi; le vieillard avait disparu. « A cheval, Lindsey, à cheval ! la victoire est à nous ! » Il partit au galop. Je ne sais quel vertige me fit prendre une autre route. J'arrivai chez mon ami Thoronghood, ministre de la paroisse de Grimstone. « Vous ici ! Lindsey, s'écria-t-il en me voyant, et l'on se bat à Worcester ! — Je ne suis pas de la milice du diable, lui répondis-je, hors de moi; et je lui racontai l'aventure. » Je m'empressai toutefois de rejoindre l'armée, mais j'arrivai après la victoire. Je l'avouerai, l'impression de cette matinée se renouvela pour moi plus terrible encore, lorsque sept ans après, la mort vint frapper Cromwell, le 3 septembre 1658. »

Expériences de lecture de pensée.

Les habitants de Liége sont très intrigués par les séances que donnent, au théâtre des Variétés, les liseurs de pensées Trilby et Svengali.

Voici ce qu'ils peuvent observer :

Mlle Trilby prend place au piano placé dans la piste. Son partenaire s'adresse alors aux spectateurs et les prie de bien vouloir lui dire ou écrire sur un morceau de papier les noms d'opéras ou d'opérettes internationaux.

A peine le vœu est-il exprimé, que l'air est déjà chanté par Mlle Trilby, de l'opéra ou l'opérette désiré, en s'accompagnant elle-même au piano.

Il est à remarquer que Mlle Trilby chante en plusieurs langues différentes, c'est-à-dire chaque ouvrage dans la langue de son auteur.

Contrairement aux autres artistes de ce genre, aucune parole n'est échangée entre Mlle Trilby et son partenaire, M. Svengali ; celui-ci tourne le dos à Mlle Trilby pendant toute la scène.

Le spectre de Banco.

Un journal serbe, l'*Otazbina*, publie l'entrefilet suivant :

« Depuis plusieurs mois, le roi Pierre ne dort plus ; toutes les nuits, il voit apparaître devant lui le fantôme du roi assassiné. L'ordre spécial a été donné d'éclairer pendant toute la nuit tout le corridor du konak, mais rien n'y a fait. »

Clairvoyance

M. Lurgi Marrocco rapporte dans *Constancia* un fait de clairvoyance profondément impressionnant.

Mme Roxas, dame des plus distingués de Castrogiovanni,

se trouvait à l'agonie et paraissait avoir déjà perdu connaissance, lorsque les personnes qui l'entouraient la virent se soulever en s'écriant avec une force dont on ne l'aurait pas crue capable :

« Courez à San Francisco; là, sur la place, un chien se rue sur mon fils Enrichetto et le mord à la face ! » Puis sa tête retomba sur l'oreiller : elle était morte.

On constata qu'effectivement, à la même minute, un grand chien s'élançant sur l'enfant le mordit cruellement à la figure.

Avertissement de mort

Un correspondant romain du *Morning Leader* lui écrit : Il y a une semaine, un jeune homme de 14 ans, Alfredo Bindi, d'une famille distinguée, se noya en se baignant. Dans la nuit de mercredi, Guilio Crocetti, un enfant habitant Giulianova, eut une vision terrible. Il vit le jeune Bindi entrer dans sa chambre, les vêtements ruisselants d'eau, et s'approcher de son lit. Il lui dit tout bas : « Tu auras la même mort. » L'enfant effrayé appela sa mère à grands cris, et quand elle vint, il lui fit part de sa vision.

La nouvelle s'en répandit dans la ville et on apprit que trois pêcheurs, habitant des maisons distinctes, avaient eu la même vision la même nuit. Le soir du vendredi suivant, G. Crocetti alla jouer sur les bords de la mer avec ses camarades, à l'insu de ses parents; il tomba à l'eau accidentellement et fut noyé malgré les efforts faits par ses compagnons pour le sauver.

Depuis lors, les pêcheurs menacés ne se risquent plus en mer, persuadés qu'ils sont que la prédiction se réaliserait pour eux également.

Une prédiction réalisée.

Il y a environ une quinzaine d'années, le célèbre docteur M. Einsky fut convié à donner à la Cour de Sofia une séance de spiritisme. Au cours de ses expériences, il prédit au prince Ferdinand qu'un jour il serait roi.

« Si jamais je le deviens, lui déclara celui-ci, n'oubliez pas de venir me voir. »

Et ces jours-ci le docteur Einsky est allé demander audience au nouveau tsar des Bulgares, qui l'a immédiatement reçu de la façon la plus charmante et la plus affable.

A TRAVERS LES REVUES

QUATRE FAITS CONCLUANTS

Ars et Labor, une des plus importantes revues italiennes, publie un article où M. F. Jacchini traite des phénomènes psychiques au point de vue scientifique. L'auteur ne semble pas disposé à admettre la théorie spirite pour expliquer les phénomènes qu'il décrit. Il se borne à dire qu'il lui est impossible d'expliquer les faits dont il parle et qu'il a constatés. Nous extrayons de son article le passage où il expose les faits curieux dont il a été le témoin.

Lors d'une séance tenue à Rome, un esprit écrivit, par l'intermédiaire d'un médium : « Je suis un esprit ayant quitté mon corps matériel il y a quelque temps, et je vis dans une terrible angoisse. Je me suis communiqué à d'autres, mais personne ne consent à écouter mes prières, c'est pour cela que je viens ici. On m'appelait Lida Giordani Brunelli, je mourus à Cento le 6 janvier 1907. J'ai une grande envie de communiquer avec ma mère, la veuve Luisa Giordani, née Buzzio, et avec mon mari, Fidele Brunelli. »

On accéda à sa requête et on découvrit que le 6 janvier 1907, mourut à Cento, à l'âge de 40 ans, Signora Lida Giordani, femme de Fidele Brunelli, habitant actuellement le quartier de San-Nicolo, paroisse Argenta, où il est propriétaire de quelques maisons et terrains. La veuve Luisa Giordani, née Buzzio, âgée de 77 ans, mère de la décédée, habite Cento avec son fils unique, qui a 54 ans, et est propriétaire et industriel.

Parmi les personnes présentes aucune ne connaissait cette famille.

Ensuite, à Paris une petite table donna le prénom et le surnom d'un Esprit, prétendant avoir été pharmacien, habitant avec sa famille à Québec au Canada. Un jour son esprit fut impressionné par la crainte d'avoir occasionné involontairement la mort d'un client en se trompant au sujet d'une prescription médicale, particulièrement que cette erreur une fois découverte aurait pu avoir de graves conséquences. Il ne put survivre à cette obsession et se suicida en se jetant dans le St-Lawrence.

L'enquête faite à la suite de cette révélation démontra que cette histoire était parfaitement vraie.

Le professeur Falcomer, de Venise, m'a envoyé ce qui suit :

Chez moi, l'un de ces soirs, je reçus cette communication : « Je suis Francisco Quirini. Je suis mort. Le « Stello Polare » arrivera d'ici deux mois. » Je n'attachai aucune importance à cette communication, si peu que je recommandai à mon entourage de ne pas parler de ce fait de peur d'alarmer bien inutilement les parents de mon pauvre ami. Seul, mon ami le docteur M., fut mis au courant, aussi ne fus-je pas peu surpris d'apprendre par ce même docteur deux mois plus tard, que la triste nouvelle n'était que trop vraie. Il venait de lire la confirmation du fâcheux événement dans les journaux, ce que je n'avais moi-même pas remarqué.

Un autre fait intéressant du professeur Falcomer :

Il y a quelque temps, mon excellent ami, Mattero Scipès, capitaine de frégate, vint à une réception chez moi. A un moment donné, C. Milial, un avocat, indiquant un guéridon, nous proposa de tenir une petite séance. Nous acceptâmes. Le baron Stadier et moi nous mîmes à table. Après quelques essais, je pris un jeu de cartes, je tirai une carte au hasard, sans la regarder, ni moi, ni les autres assistants, je la déposai sur la table et demandai si quelque visiteur invisible pouvait nous indiquer la carte tirée. Un coup dans la table répondit aussitôt : « Oui ». La table indiqua alors la lettre P et le chiffre 3. La carte fut retournée et ce fut, en effet, le 3 de pique.

Attirés par nos bruyantes exclamations, tous les invités s'approchèrent aussitôt de la table. Le comte A. Priero demanda à faire l'expérience; il tira de la même façon une carte du jeu, et la table répondit avec le même succès : « C'est le 7 de trèfle. »

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.